

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

## ANNIVERSAIRE DU MARIAGE DE NOS AUGUSTES SOUVERAINS

**ONT  
COLLABORÉ**

**Maurienne  
Jules Borely  
Charles Zahar  
A. Travlantonis  
P. Gneftos  
Jean Polemis  
Pierre Morère  
Arsène Yergath  
Charlotte Toegel  
Ahmed Chawki**



**A CE  
NUMÉRO :**

**J. G. Des Meules  
Etienne Meriel  
H. Soulon  
Eloy Trouvère  
G. Athanas  
E. Psara  
G. Vasdekis  
A. Shual  
Z. Papantoniou  
etc., etc.**

**P.T. 5.-**

*LL. MM. le Roi et la Reine d'Égypte ont célébré le 20 Janvier l'anniversaire de leur mariage.*

*A cette heureuse occasion LA SEMAINE EGYPTIENNE présente ses respectueux souhaits et ses vœux de bonheur au couple Royal.*

VOTRE VOITURE **1939**

DOIT POUVOIR DURER

**1940**

**1941**

AUTANT QUE

**1942**

LA GUERRE

**?**

*Employer  
de préférence*



***Prenez vos Déjeûners***

**chez GROPPI**

à la Rue Malika Farida 46.

ou

***à la* Rotonde GROPPI**

Midan Soliman Pacha

***Prenez vos Dîners***

***à la* Rotonde GROPPI**

Midan Soliman Pacha

MANTEAUX DE SPORT

PANTALONS

EN FLANELLE GRISE

SOUS-VETEMENTS

PYJAMAS

CHEMISES

CRAVATES

PANTOUFLES

ROBES DE CHAMBRE

PULL - OVER

*VETEMENTS DE SAISON*

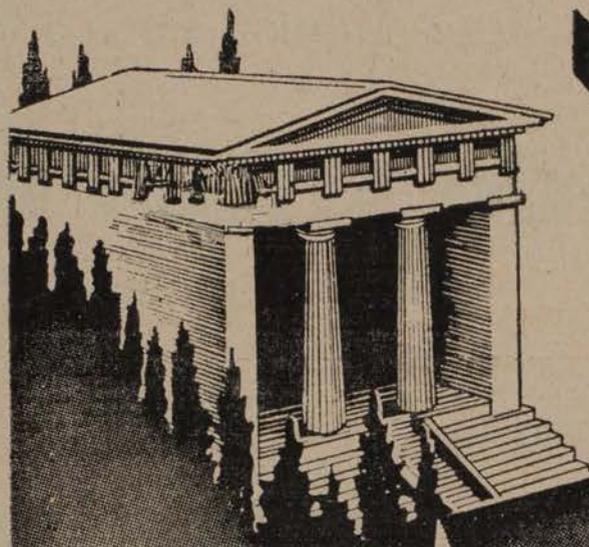
*POUR HOMMES*

**PURSLOW**

CONFECTION POUR HOMMES

IMMEUBLE DAVIS BRYAN - LE CAIRE

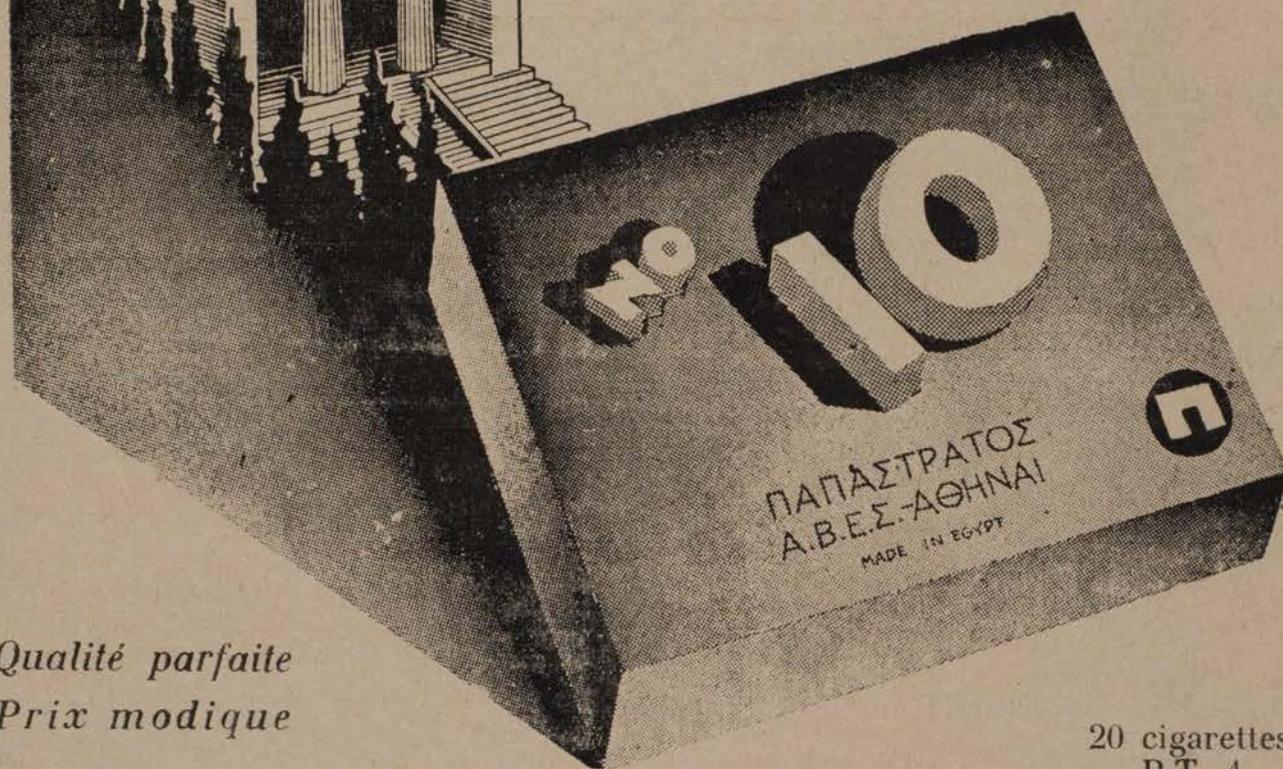
E.C. 71



№ 10

S.O.P.

ΠΑΠΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite  
Prix modique*

20 cigarettes  
P.T. 4

**CIGARETTES PAPASTRATOS**

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**STAVRO STAVRINOS, Directeur**  
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125  
Luxe P.T. 200

Redaction - Administration  
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek  
LE CAIRE, Tél. 49235

## Fête de l'Hégire

### S.M. LE ROI A LA MOSQUÉE D'EL AZHAR



Cette année, sur l'ordre de S.M. le Roi, le premier de l'An de l'Hégire a été solennellement célébré. Le caractère religieux donné à la manifestation ne fut pas le caractéristique le moins frappant de la fête.

S.M. le Roi Farouk Ier a assisté à la cérémonie du jour de l'An de l'Hégire à la mosquée d'El Azhar où il écouta un sermon de S.Em. le cheikh Moustapha el Maraghi.

Le Souverain à son arrivée à la mosquée fut vivement acclamé par des milliers d'Azharistes.

Quand S.M. le Roi quitta la Mosquée, il fut de nouveau chaleureusement acclamé. Tous les étudiants de l'Université criaient «Vive le Prince des Croyants».

\*\*\*

A cette occasion le Président du Conseil prononça une allocution. Pour la première fois dans l'histoire politique de l'Egypte le Premier Ministre commenta les textes coraniques.

S.E. Moutsapha el Nahas Pacha rappela le caractère sacré de ce mois.



*«Chaque mois l'étoile qui brille au ciel de l'Islam est célébrée avec éclat. Celle de ce mois-ci brille d'un éclat particulier...»*

Le Premier Ministre en un style d'une rare vigueur évoqua l'épopée islamique, la vie du prophète, son histoire qui est depuis des siècles l'histoire d'une humanité et d'un continent. «En ce jour nous devons, dit-il, évoquer la plus grande victoire remportée, par une nuit, il y 1361 ans, sur le Mal par le Bien».

Le Premier Ministre continua son évocation de l'Hégire. Il rappela les vicissitudes puis le triomphe de la conscience islamique.

*«Mes frères, dit-il en concluant, je veux envoyer aujourd'hui mon salut à tous les musulmans, où qu'ils soient pour la nouvelle année, en souhaitant que celui entre les mains de qui demeurent la force et la puissance consolide encore plus leurs liens, éloigne les calamités, et qu'il bénisse l'Egypte et son Souverain, Farouk-le-Croyant, Protecteur de l'Islam...»*

# MAISONS DE CRISTAL ET RUES DE PORCELAINE

*Je vois l'un de nos amis mener une existence presque solitaire dans sa province. Cet homme avait vécu en Afrique plus de quarante ans lorsque brusquement il a dû rentrer au pays natal. Et là il n'a pas tardé à connaître qu'il était devenu un étranger parmi ses compatriotes. Aussi bien éprouve-t-il, aujourd'hui, un joyeux contentement lorsque, d'aventure, et de loin en loin, il lui arrive d'apercevoir dans sa ville un Africain, quel qu'il soit.*

*Je comprends cela. J'ai vécu longtemps, moi aussi, en terre d'Afrique, et quand je rencontre un homme de ce pays, j'aime l'approcher, j'aime causer avec lui, car je m'imagine que j'ai acquis quelque droit à son amitié.*

\*\*\*

Dernièrement, de passage à Nice, j'y rencontrai un Algérien qui vendait des chaussures marocaines et de celles que les Marocains appellent balra. Un de ces marchands ambulants que l'on voit aller de rue en rue les bras chargés d'un fouillis de paotilles.

J'étais assis dans un café de la place Masséna. Le marchand y était entré, et il allait et venait de bout en bout de la salle, deux paniers de ces balra marocaines accrochées à ses bras.

Il marchait lentement, en jetant à chaque pas un regard autour de lui, dans l'espoir que l'un des clients du café, apercevant les chaussures viendrait à mordre à l'hameçon.

Quelle agréable surprise que d'apercevoir inopinément à Nice, ces belles balra qui faisaient lever en moi tout un vol de souvenirs. Je n'étais pas à Fèz ni à Marrakech, j'étais de passage dans une ville que je ne connaissais pas, et les balra que nous montrait ce marchand me ramenaient au Maroc, que je connais bien.

De mois en mois, depuis l'Armistice, l'aspect des êtres et des choses a changé en France. Même l'aspect des paysages a changé. Tout a changé, et jusqu'à la physionomie des gens de la rue.

Et quand au moka qu'on m'avait servi dans ce café, c'était comme tous les mokas qu'on nous sert aujourd'hui aux quatre coins du pays, une boisson infecte.

Mais, par conte, les balra que j'apercevais étaient en tout point semblables à celles que j'ai connues au Maroc, au temps idyllique de la paix. Même couleur, d'un blanc de crème, même forme en pointe, allongée à la poulaine, même sillon, fait au fer, dans le milieu de l'empeigne; je devrais dire, même odeur.

Le marchand allait et venait, apparemment indifférent à l'animation de la salle, sinon pour se demander si avant de se retirer il pourrait attraper un acheteur.

Une attitude parfaitement honnête, mais peu engageante pour un ami de son pays. Néanmoins, je l'interpellai :

— Je vois que ce sont des balra marocaines que

vous vendez. Mais vous? Vous, vous êtes Algérien?

— Oui, je suis Algérien.

Son regard disait : Qu'est-ce que ça peut lui faire que je sois Algérien ou non?

Aussi, je n'insistai pas, j'ajoutai seulement, en lui désignant du doigt de belles balra couleur de crème :

— Combien?

— 250 francs.

Je lui demandai :

— Avec ou sans bon d'achat?

— Sans bon d'achat.

Je restai abasourdi. Quoi! N'importe qui pouvait acquérir, moyennant finance, une paire de ces magnifiques chaussures, antiques, bibliques, de fabrication plus que séculaire, toutes neuves et pareilles de couleur à la fleur du narcisse qui vient d'éclore?

Par amour du Maroc, j'en aurais acheté deux paires. Mais je réfléchis; que ferais-je en France, de ces chaussures marocaines? Je ne pourrais pas les porter dans la rue. Les porterais-je chez moi? Pas davantage. Ces lourdes balra sont tout le contraire des pantoufles de drap ou de molleton que nous mettons dans l'intimité et le douillet de l'appartement. Je sais qu'au Maroc, des Européens en mettent chez eux comme ils mettraient des pantoufles; mais aussi en faisant cela étonnent-ils beaucoup leurs serviteurs marocains. Ils les étonnent et les troublent. Vous vous sentez bien troublé lorsque vous voyez un hulu-berlu agir à l'encontre du bon sens?

\*\*\*

Qu'est-ce que des chaussures pour les Marocains? Des étuis dans lesquels ils introduisent leurs pieds pour se protéger du choc des aspérités du sol. Mais ce sont aussi des barques; bonnes pour passer la saleté des rues et des routes.

Qu'en font-ils lorsqu'ils arrivent chez eux? A l'entrée du vestibule ou de la cour intérieure, ils lèvent un peu la jambe, et, d'un coup sec, il les font tomber à terre, sans les toucher de la main. On entend alors un bruit dans lequel quiconque sait écouter découvre une expression de dégoût pour ce que nous appelons la poussière du chemin.

Après quoi, ces gens-là se lavent les pieds. Après quoi, ils entrent pieds nus dans leur chambre, où ils vont s'asseoir, soit sur une natte, soit sur un divan matelassé, les jambes croisées comme les ont les Bouddha. Là, vous les voyez, d'un moment à l'autre, porter la main à leurs pieds; les prendre, les toucher ainsi que les bébés font de leurs petons. Ils peuvent le faire puisqu'ils ont les pieds aussi propres que les mains. Une posture dans laquelle ce mariage du pied et de la main est d'un bel effet pictural. Chez les femmes, il est charmant; je crois bien que Delacroix l'a mis dans son tableau des « Femmes d'Alger » aujourd'hui au Louvre.

Les balra sont donc des barques faites pour passer la saleté des chemins. Les Orientaux ont la saleté en horreur. Un sentiment religieux. D'où chez eux

ces cours de marbre, ces lambris de céramique émaillée que l'on peut laver facilement; d'où ces servantes qu'on voit occupées du matin au soir à laver le sol du logis avec un petit balai de «doum» (le palmier nain).

\* \* \*

Il faut avouer que sur cet article nous ne sommes pas, nous Européens, aussi délicats que le sont ces musulmans. Comme nous n'éprouvons pas autant de répugnance qu'ils en éprouvent pour la poussière et le crottin de la rue, nous ne quittons pas nos souliers en rentrant dans nos demeures. Nous ne craignons pas, comme ils le craignent, de souiller le sol de nos logements en y apportant, attachés à nos semelles, quelque chose des ordures du dehors.



«Femme à la fenêtre» de Mahmoud Saïd.

Viendra-t-il un jour où nous ferons comme eux? C'est peu probable. Notre vie file d'un train rapide et dans une agitation qui ne sont pas compatibles avec les grâces de leurs coutumes. Mais nous atteindrons au même effet d'une autre manière. On peut voir venir un temps où dans nos vieilles villes, de fond en comble renouvelées, les maisons seront de cristal et les rues de porcelaine. Un temps où nos rues seront aussi propres que le sont nos appartements et où l'habitant pourra marcher pieds nus, si ce n'est en chaussettes de soie, sans se salir.

Je le dirai, pour ceux que cette façon de regarder l'avenir ferait sourire, qu'ils ne se font peut être pas une juste idée de ce qu'étaient nos villes il y a seulement deux siècles. La plupart étaient entourées d'un fossé rempli d'une eau putride. Les rues en étaient horriblement boueuses, et, de-ci de-là, encombrées de tas de fumier. Les plus beaux quartiers y restaient ouverts au passage des animaux domestiques (le mot lui-même le dit) : vaches, mulets, ânes, moutons et poules.

Depuis, nous en avons amélioré la voirie. Les rues n'y sont plus aussi sales ni aussi rudes qu'elles l'étaient. Jadis elles étaient couvertes de larges dalles, ou plantées de durs cailloux de rivière; on a rejeté ces dalles et ces cailloux pour les remplacer par des pavés de granit, bien taillés et bien rangés, et l'on a construit des trottoirs pour les piétons. Après quoi, laissant les pavés, on a parqueté certaines rues avec des pièces de bois. Puis on a recouvert les trottoirs d'une couche bien égale de ciment et l'on a étendu un tapis d'asphalte sur la chaussée. Aujourd'hui, on étend ce tapis sur les grandes routes.

C'est en allant de ce train que nous atteindrons le jour où, libéré de la crasse, l'homme élèvera des villes dans lesquelles les maisons seront en cristal et les rues en porcelaine.

JULES BORELY

## UN POÈME DE CHAWKI

Ce grand poème épique sur l'Histoire de l'Égypte avait été écrit par Chawki Bey à l'occasion de Congrès Oriental qui fut tenu à Genève. Le passage ci-après concernant Cambyse a été traduit par MM. Khalil Bey Moutran et Gaston Berthey.

*Toujours majestueux, cuirassé de sang-froid,  
Sans faiblir du regard, se présente le Roi.  
Pourtant c'est un spectacle horrible qu'il affronte:  
Ses frères qu'on entraîne en troupeau vers la honte  
Du plus ignominieux supplice... Puis bientôt,  
Sa fille, son orgueil, sa fille, son joyau,  
Passe, le corps vêtu des seules lourdes chaînes.  
Et le destin s'effare alors de telles haines,  
De cette nudité sous ces fers écrasant,  
Lui qui l'a vue, il est encor si peu de temps,  
Trôner sur le pavois que la gloire elle-même  
Portait et que suivaient pas à pas, foule blême,  
Les généraux battus et les princes domptés.*

*Or le Grand Pharaon, dont les traits sont scrutés  
Par tant d'yeux, continue à contempler sa fille,  
Maintenant, des haillons d'une esclave on l'habilte;  
On la somme d'aller au fleuve puiser l'eau.  
Vile parmi les vils. La jarre dressée haut  
Sur la tête, elle marche, indifférente, fière,  
Sans laisser deviner, humides, ses paupières.  
Les Persans, un moment, demeurent interdits:  
Le roi n'a pas tremblé, muet, figé, raidi.*

*Quoi! malgré tant d'affronts, de cruautés, d'alarmes,  
Ne parviendront-ils pas à tirer une larme  
Au monarque vaincu?... Subtils, ils vont choisir  
Un moyen plus brutal d'atteindre à leur plaisir.  
Voir le Grand Roi pleurer, quelle splendide joie  
Pour les Persans! La ruse enfin la leur octroie.  
On pousse devant lui, sordide, abject, hagard,  
Par un prodige affreux transformé en vieillard,  
Un très fidèle ami. Ce déchet que tenaille  
La faim mendie, en vain hélas, sous la gouaille.  
Que peut pour son ami l'ancien tout puissant?...  
Sur sa joue orgueilleuse une larme descend.  
Mais cette larme-là -- proclamons sa noblesse --  
A la pitié pour mère et non pas la faiblesse.*

AHMED CHAWKI

(Trad. de l'Arabe)

## MUSIQUE... DE CHAMBRE

◆ Les traités d'harmonie enseignent que toute dissonance doit «se répondre» par une note qui réabli un accord consonant.

L'amour ressemble à une page de musique, où dissonances et consonances : scènes et baisers... rapproches et tendres délires se succèdent jusqu'à l'accord parfait, sur lequel, malheureusement, se termine le morceau, et qui ne dure jamais que le temps... d'un accord.

◆ La vie de la plupart des couples fait penser à un morceau à quatre main, que l'un des exécutants jouera en majeur, l'autre en mineur.

◆ Celui qui se plaint le plus amèrement de sa destinée, sent que sa disgrâce, entre les mains d'un autre exécutant, aurait pu être harmonie.

◆ La même mélodie, en passant d'un ton à un autre par le jeu d'une modulation, s'éclaire ou s'enténébre, se charge de tristesse ou de joie.

◆ Parce que l'on met au dessus de tout Mozart ou Bach, on ne doit pas jouer du Chopin ou du Debussy comme on jouerait la «Marche des petits Pierrots», ou «Twilight in Turkey». Il faut avoir un timbre spécial, et presque une âme particulière pour chaque composition qu'on interprète.

Les hommes devraient s'en rendre compte et avoir une façon d'aimer pour chaque femme dont ils jouent. Mais voilà, bien peu sont musiciens.

◆ On parlait l'autre jour de cette chimère que aressent tous les êtres humains; éterniser l'instant où ils sont heureux.

◆ Ce que serait leur impression, si ce voeu pouvait se réaliser, le phonographe nous permet de l'imaginer, quand un défaut d'enregistrement ou un grain de poussière oblige l'aiguille à tourner en circuit fermé, et que le chanteur s'égosille infatigablement sur la même note de sa mélodie : «Oua... Oua... Oua...» que fait-on dans ce cas, vous le savez : on s'empresse de placer l'aiguille sur le sillon suivant.

◆ Richard Strauss a composé une «Symphonie Domestique», à laquelle on ne saurait dénier la puissance ni l'inventivité musicale. Mais cette peinture de la vie conjugale est si longue et si ennuyeuse qu'on la croirait faite pour prouver l'exactitude du mot célèbre : «Les années de campagne comptent doubles».

La vraie symphonie domestique telle que la devrait un musicien épris de vérité, aucun orchestre ne pourrait la jouer : elle serait écrite toute entière en soupirs et demi soupirs.

◆ Bien des ménages sont redevables de leur paix à la .S.F. ou au phonographe, qui leur tiennent lieu de conversation. Car lorsque deux être humains vivent ensemble, ils ne peuvent plus supporter le silence, le plus grand pourtant des bienfaits que nous accorde la nature, avec la lumière du jour, et l'air que nous respirons.

Maurienne

## C'EST LA GUERRE!

## C'EST LA GUERRE!

*As tu vu la maison fermée  
Qui répand l'horreur alentour?  
C'est la guerre! C'est la guerre!  
Qui a close sa porte pour toujours.*

*Et son pauvre jardin  
Aux feuilles jeunes et fanées?  
C'est la guerre! C'est la guerre!  
Qui l'a ainsi dévasté.*

*Et l'oiseau plaintif des nuits  
Avec sa lugubre voix?  
C'est la guerre! C'est la guerre!  
Qui l'a amené sur le toit.*

*Et la vieille femme qui craint  
D'envisager le monde  
C'est la guerre qui l'a vêtue  
Du noir d'une détresse profonde.*

*Et le blond chérubion  
De la pauvre solitaire  
Qui l'a fauché une nuit?  
C'est la guerre! C'est la guerre!*

Z. PAPANTONIOU

(Trad. du néo-grec par E. Psara)



## BRITISH WAR FUND



La «Première» de gala du film «Mrs. Miniver» au profit du British War Fund et des oeuvres de guerre de Lady Lampton, a remporté, au cinéma Métro, un brillant succès.

On voit, sur notre cliché Leurs Excellences Lady et Lord Lampton LL.AA.RR. le Prince et la Princesse Pierre de Grèce à leur arrivée au cinéma.

**Les Hôtes de l'Égypte****S. E. M. ANDRÉ MICHALOPOULOS****Ministre hellène de l'Information**

Dès son arrivée de Londres S.E.M. André Michalopoulos le distingué et actif homme d'Etat hellène alla rendre visite aux forces combattantes helléniques ainsi qu'à celles se trouvant en Palestine pour leur porter le salut de S.M. le Roi des Hellènes Georges II et du Gouvernement Royal.

Reçu par des ovations enthousiastes par les officiers et les soldats M. André Michalopoulos n'a pas manqué d'exprimer sa vive satisfaction et la fierté que lui inspirait le moral superbe des troupes helléniques, qui n'ont qu'un idéal. Reprendre la lutte le plus tôt possible pour libérer la Mère Patrie.

\* \* \*

A peine retourné du front, M. André Michalopoulos visita les principales personnalités des Communautés helléniques d'Égypte où il put en prendre contact et se rendre compte de la parfaite unité de vues qui rassemblent tous les cœurs, autour du Trône et du Gouvernement Royal, pour la Restauration de la Grèce Eternelle dans ses droits et ses aspirations.

\* \* \*

Profitant de son séjour M. André Michalopoulos reçut également les représentants de la Presse d'Égypte ainsi que les correspondants de la Presse étrangère.

M. Dimitri Pappas, Chargé d'Affaires de Grèce, et M. J. H. Brebner, directeur de la section des nouvelles au Ministère Britannique de l'Information, rehaussèrent de leur présence cette manifestation de l'amitié et de l'esprit.

M. Michalopoulos avec finesse et élégance mais aussi avec une émotion retenue, remercia tout d'abord le gouvernement égyptien non seulement pour l'accueil fraternel qu'il réservait toujours aux colonies hellènes d'Égypte; mais aussi pour l'hospitalité qui accueillit le gouvernement hellénique et les soldats hellènes.

Le ministre déclara qu'il n'était pas venu au Caire pour faire de la propagande, mais pour prendre contact avec la presse d'Égypte et les Correspondants étrangers. Il commença donc à expliquer que les préposés au Service de Presse étaient prêts à leur donner tout renseignement qu'ils désiraient.

M. Michalopoulos exposa ensuite avec beaucoup de détails l'action des patriotes grecs qui luttent sur divers points du territoire hellénique contre l'opresseur et la situation tragique du ravitaillement et des souffrances qu'endure le peuple hellène.

Poursuivant, il fit l'éloge des colonies grecques d'Égypte qui offrirent spontanément leurs enfants et leurs biens au service de la Patrie et continuent chaque jour, par des dons généreux, à secourir les familles des mobilisés.



S.E. M. André Michalopoulos  
Ministre de l'Information

La Grèce, dit-il, a donné tout ce qu'elle pouvait et elle continue néanmoins la lutte faisant l'admiration du monde.

Les petites nations sont prêtes à tout faire pour imposer un idéal démocratique et un meilleur avenir à leurs patries.

Passant ensuite à un autre sujet, M. Michalopoulos insista sur la nécessité pour les grandes nations de continuer même après la guerre, à être unies, de façon à pouvoir imposer les droits démocratiques pour lesquels l'humanité verse aujourd'hui des torrents de sang. Ceci naturellement afin que les petites nations puissent se remettre de leurs blessures et qu'elles ne se trouvent pas encore une fois isolées et séparées par des influences occultes.

M. Michalopoulos retraça avec beaucoup d'enthousiasme, l'effort de guerre britannique qu'il constata durant son séjour en Angleterre (près de dix mois), des résultats obtenus grâce à l'abnégation et au travail ininterrompu de l'ouvrier et de l'ouvrière anglais.

«L'univers devra une reconnaissance éternelle à la Grande Bretagne et n'oubliera jamais ce qu'elle a fait.»

Avec la même admiration, M. Michalopoulos dit ce qu'il a vu durant son voyage aux Etats-Unis (cinq mois) et les résultats surprenants qui dépassèrent toutes les prévisions dans la production des avions, bateaux, matériels, etc. Les plus optimistes ne pouvaient imaginer cette rapidité.

Tout ceci est naturellement était agrémenté de divers épisodes caractéristiques qui démontraient la foi en la victoire finale.

Parlant du sort des nazis après la victoire, M. Michalopoulos insista sur la nécessité, pour les Alliés d'aborder de face le problème avec courage et ne pas montrer la générosité de 1918.

Terminant, l'éminent orateur remercia les gouvernements du Canada et de la Suède pour l'aide apportée à la population affamée de la Grèce. Geste dit-il, que les Hellènes n'oublieront jamais.

Tous les journalistes présents furent subjugués par le charme de la parole et la franchise avec lesquels l'homme d'Etat hellène parlait de l'après-guerre et la sérénité avec laquelle il envisageait et traitait toutes les questions se rattachant à un avenir meilleur pour la Grèce et l'Humanité.

Des applaudissements frénétiques couvrirent les dernières paroles de M. Michalopoulos qui eut ensuite un mot aimable pour chacun et répondit avec l'affabilité de l'homme racé à toutes les questions qui lui furent posées par les journalistes présents.

S.



M. André Michalopoulos en compagnie de M. J. H. Brebner, au cours de sa conférence de presse.

# LETTRÉ DE MON GOURBI

à propos d'OUSTAZ ALY  
petit Libraire de son métier.

*Essai sur la facture en particulier des écrits d'Oustaz et de quelques autres considérations générales sur la valeur problématique du Style...*

La possibilité d'exprimer sensations, sentiments et idées par le VERBE représente la manifestation de l'Intelligence Humaine.

L'art de les exposer par écrit, soit le *Style*, est, paraît-il, personnel et, à volonté, s'accommode des règles ou les crée.

La discussion verbale ou écrite, soit la *Critique*, de la Pensée émise, du Style, de la Facture générale, est la réaction d'autrui devant cet art.

En se codifiant, elle finit par devenir un assemblage de notes sur la manière d'être, de penser et d'écrire des divers Auteurs (en renom ou candidats au renom) rassemblés à l'usage des débutants d'abord, tendant ensuite à la réglementation des genres jusqu'à l'apparition d'un tout prochain génie qui modifierait les règles ou les chambarderait toutes à son gré.

\*\*\*

Or, si *Penser* est indubitablement *créer*, l'expression parlée ou graphique marque la volonté de créer non plus uniquement pour soi mais bel et bien à l'usage indéfini de la communauté; elle représente un *Effet* des sentiments altruistes de l'auteur au prorata de la qualité de l'idée motrice, car on peut bien écrire ou palabrer pour enseigner à autrui ce que l'on a pu découvrir dans le domaine des choses de l'esprit; et on peut bien le faire également par simple manifestation d'orgueil... par vanité personnelle...

Mais, *critiquer* c'est le plus souvent faire œuvre de pédagogue, c'est quelquefois se poser en pontife souverain du bon ton, du bien penser, du mieux écrire; d'autres fois se classer parmi les historiens de la pensée; le plus souvent c'est se ranger parmi les constables du mouvement intellectuel, les chaouïches du code grammatical chargés de veiller au trafic à sens unique, et c'est pourquoi je n'aime guère pour ma petite part critiquer qui que ce soit, du moins littéralement *parlant*.

Je croirais même que pour *oser une critique*, il faudrait être bien certain de posséder une maîtrise incontestée du sujet traité ou à traiter.

Mais cela — ainsi que nous l'a souvent expliqué Monsieur NEMO. — n'est qu'un point de vue.

\*\*\*

Ne nous suffit-il pas dira-t-on de songer que: les penseurs, les écrivains sont les principaux responsables de l'état social présent des hommes; que ceux qui gravèrent de leur puissant stylet sur «la pierre plate» ou la brique au cours des millénaires passés l'étiage des connaissances acquises ou l'étape à accomplir par la pensée humaine dans sa marche en avant, ceux-là depuis plus loin qu'Homère ont été les chaînons qui relient le passé au présent:

Mais les «*Critiques Littéraires*», pour être juste, sont eux aussi des éclaireurs du bien dire et du correctement penser, à la condition expresse qu'ils soient d'une intelligence pour le moins égale à celle de l'auteur ou de l'orateur qu'ils prétendent disséquer et qu'ils soient sinon sans passion du moins par dessus tout équitables dans leurs jugements.

Tous ces gens-là auront servi le progrès humain, contribué à créer la conscience publique et l'état social présent: il ne faut donc point les oublier.

Actuellement, le vent des Idées a tourné, bien avant «L'Ordre Nouveau». La cage étroite du bien penser, du bien dire, sinon du mieux écrire avait déjà été drôlement secouée par la voix léonine de Victor Hugo et de cette pléiade qui l'accompagnait d'un to-

nitruant chorus, au point que les limites anciennes de la prose et voire de la poésie avaient été singulièrement élargies...

D'ailleurs de toujours chacun a écrit comme il le voulait suivant son tempérament observant, défiant, inventant les règles, car en cette matière surtout, la *coutume ne crée pas le droit*.

Pour être un auteur en renom peut-être suffit-il de représenter les idées latentes, les moeurs et les coutumes de son époque; tandis, que pour être un auteur de génie il faut sans doute précéder son époque et lui préparer la route...

Pour en juger, le Public, avec son bon sens, y voit certainement plus clair et en profondeur qu'un quelconque critique aveuglé de doctrines. Il est, ce bon Public, seul et définitif juge. La décision de la *masse* qui compose les Peuples l'emporte naturellement sur celle des particuliers plus ou moins sujets à impressions et sentiments de classes.

A preuve de ceci, qu'il nous suffise de rappeler MOLIERE dont «des censeurs au petit pied, en habits de marquis ou robes de comesses, venaient critiquer les chefs-d'oeuvres nouveaux».

(Boileau dixit).

*Vouloir régenter l'esprit est et sera toujours une erreur de base.*

Cela doit être fort convenable pour quelqu'un du niveau de Monsieur JOURDAIN qui, LUI, parlait en prose sans le savoir et selon les règles. Mais tout le monde ne peut ressembler à M<sup>onsieur</sup> JOURDAIN.

\*\*\*

L'écriture de la poésie n'étant pas comme celle de la musique limitée à un octave au-dessus ou au-dessous de la portée mais affranchie de toute proximité immédiate de l'horizon courant, demeure une question d'harmonie que chaque auteur exprime suivant ses conceptions propres et ses possibilités.

Et qui sait si telle façon d'écrire aujourd'hui décriée ne sera pas demain prônée «la règle» du bon genre?... alors que la cadence *immuable* d'un alexandrin sera considérée par nos arrières-petits neveux comme un mode mesquin d'expression, une façon autarcique de brimer la pensée dans ses manifestations, une manière hypocrite d'*encager* le Verbe...

Pour ma part, je conçois le style comme une forme plus compliquée de l'expression, car chaque mot étant chargé d'un passé vivant qui progresse au travers du Temps et de l'Espace devient une Entité; c'est vraiment lui la lumière du flambeau transmis par nos aînés! Pour s'en servir avec le meilleur rendement il faut en comprendre, en ressentir la *vie intense et propre!*

C'est ce que semble faire Ahmed Rassim; de là le goût vif du public pour ses oeuvres; de là sa notoriété.

Et c'est ce qui me laisse croire qu'il sera encore demain alors que nous ne serons plus un Ecrivain connu de langue française; alors que nos critiques même justifiées pourront fort bien être prises pour mièvreries, voire suffisance doctorale dont l'avenir aura eu raison.

Il importerait donc quand on envisage de se livrer à la critique littéraire de tenter de condenser provisoirement (rien n'étant définitif dans cet ordre d'idées) les coutumes du bien faire littéraire en se basant par dessus tout sur les heureuses innovations des esprits originaux qui fabriquent l'avenir le plus souvent sans le savoir.

Et de ceci passant à cela, j'en viens à noter qu'Ahmed Rassim doit sa notoriété entre autres raisons à ce qu'il a si bien su faire chanter et pleurer tour à tour sa muse; que même s'il emploie quelques expressions

rare, un peu précieuses prétend-on, il n'en demeure pas moins au nombre de ceux qui élargissent l'usage et la saveur de la langue employée (comme par hasard il s'agit de la française!) Et s'il rejoint parfois Rabelais dans l'ampleur et la crudité des expressions, encore une fois, Ahmed Rassim n'en demeure pas moins un écrivain de langue française de première valeur tant par l'à-propos des termes employés que par la vitalité étonnante de ses écrits.

Si j'ai spécialement mentionné l'auteur bien connu du «Petit Libraire OUSTAC ALY» c'est pour parer à toutes incompréhensions éventuelles et en hommage à son originalité certaine, à l'harmonie indiscutable qui préside à ses œuvres. Œuvres qui sont en majorité «poésie» bien que sa forme soit la «prose».

Son œuvre est un ensemble musical réalisé avec des mots.

Que nous importe alors qu'écrivant en Français, il pense en Oriental.

D'autre part, si souvent ses rires sont plus tristes que nos pleurs (pour employer l'expression de Victor Hugo), c'est que sans doute Ahmed Rassim a été éprouvé par la Vie. Que son rire alors fasse mal, on le conçoit.

Tous les Bardes, tous les Troubadours et Chantres d'autrefois, tous les Poètes qui ont chanté l'AMOUR, cette Loi Souveraine, UNIQUE, qui régit les Mondes, les Êtres et les Choses, ont laissé saigner leur cœur sans leur luth avec... le sourire, un sourire qui vous point à la gorge. Que la note porte à faux elle vous étreindra tout de même!

Par ailleurs qu'Ahmed Rassim ait de curieuses trouvailles, c'est indéniable. Ainsi quand il écrit: «en cherchant à descendre un nid d'oiseau d'un arbre», on sent nettement la dégringolade de branche en branche; l'allitération ne manque pas d'effet; il y a même là de l'harmonie imitative fort réussie.

Un grammairien le moins du monde latiniste ou arabisant ne saurait trouver à redire à ces «DE», car à tout bien considérer honnêtement, il ne s'agit pas ici du même «DE» comme dans la phrase suivante par exemple:

«Le père de la concierge de la maison du coin, etc. etc.»

Ici nous ne rencontrons pas de chute mais un de ces «diroirs» dont nous ne voudrions pas couramment.

La phrase incriminée d'Ahmed Rassim représente au contraire une série harmonique qui évoque une image, elle n'a donc rien qui puisse particulièrement vexer le plus rigide grammairien.

Du moins nous le pensons.

Oyez ailleurs, Ahmed Rassim mentionnant le *contact labial* au lieu de nous dire prosaïquement l'atouchement des lèvres grandes ou petites, épaisses ou menues, charnues ou pincées... Nul ne saurait contester qu'il ait utilisé l'adjectif dans une intention poétique. N'avons-nous pas aussi reconnu que notre poète était un passionné. En ce cas, sachons lui gré, s'il est permis d'équivoquer, de nous offrir en un musical raccourci un baiser, long, savoureux, violent, où l'on perd le souffle.

Ce n'est déjà pas si mal!

\* \* \*

En définitive, quand on traite de l'œuvre d'Ahmed Rassim, il semble que trop souvent l'on confonde «le poète de Grand'Mère dit encore...» avec «l'auteur du Journal d'un Plagiaire» et celui des «Propos de Monsieur l'Archiviste».

On ne doit certainement pas décrire le poète en s'inspirant des propos que le «Plagiaire» a recueillis dans son ambiance immédiate et collectionnés (comme il le fait si bien entendre par le titre même du «Journal»), religieusement consignés chaque soir sur ses cahiers, qu'il pleuve, qu'il vente, ou que la main ne soit pas dispose.

Dans sa poésie il ne s'agit pas non plus des observations de Monsieur l'Archiviste qui, au hasard de ses pérégrinations mondaines ou champêtres, encaisse, no-

te et commente avec son génie particulier, avec sa finesse indiscutable, en termes lapidaires le plus souvent, des conversations entendues, illustrées de figures voire de grandes fresques vivantes, lumineuses, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs présents et à venir.

Ahmed Rassim est divers comme la Nature.

En conséquence rendons à Ahmed Rassim le poète, ce qui est au poète.

Enfin, en admettant que «Chacun porte sa croix», Ahmed Rassim a bien le droit strict et personnel d'en avoir l'épaule meurtrie... et de grimacer sous l'influence de la douleur.

Plaignons-le... ou réjouissons-nous puisque ce nous a valu des œuvres charmantes; nul n'ignoré à ce jour que chaque pas qui s'est fait en avant dans la route épineuse du progrès l'a été pour les pauvres humains sous le signe de la Douleur!

Que si par hasard, le Golgotha n'est pour quelques heureux qu'un mythe ou un symbole, pour la plupart des autres, il est hélas, une stricte et douloureuse réalité.

Et si nous voulons bien reconnaître que la Pensée humaine est faite surtout de nos sensations tant extérieures qu'internes, de notre possibilité aussi de percevoir physiquement, avant que de le faire intellectuellement ou moralement, les contingences de la vie, il devient évident que plus la sensibilité de l'individu est grande, plus il lui sera possible, plus il sera plausible de la voir s'exacerber; mais aussi et par le même moyen lui fournir de grandes, de puissantes idées. Les Idées sont avant tout l'expression ou le produit du «RESSENTI.»

Pour ma part, quoiqu'il en soit, j'estime qu'Ahmed Rassim en tant que poète rejoint sous une autre forme la poésie, d'Omar Khayam dans ses stances; dans le *Journal d'un Plagiaire* nous nous souvenons malgré nous de La Rochefoucauld; tandis que *les Propos de Monsieur l'Archiviste* nous font souvent penser à la manière grandiose de Pascal au doute immense, à l'âme sans cesse tourmentée par le devenir de l'Être...

Omar Khayam, le poète persan, voulut lui aussi jouer au stoïque et sourire à son mal, mais n'y réussissant pas sans grimacer affreusement, il pactisa avec le Dieu Bacchus consolateur des affligés, et, avec l'aide tant décriée de la Dive Bouteille, nous laissa les Odes immortelles, d'une poésie doucement fleurie, enrubannée de pampes verts et odoriférants.

PIERRE MORÈRE



## ÉTÉ

*C'est l'été flamboyant de lumière vermeille!  
L'air est lourd de parfums et de chansons ardentes,  
Un insecte s'attarde aux roses éclatantes,  
Le soleil met ses ors aux fruits lourds de la treille!*

*Le jardin est grisé et le bosquet sommeille,  
Le pin pleure à regret sa sève rutilante,  
La vie est suspendue, la Nature vibrante  
Gémit sous la caresse du dieu qui l'ensoleille!*

*Un murmure de voix agite la forêt,  
Les grands arbres s'exaltent à cet accord discret;  
Au sein de l'ombre bleue passent de longs frissons:*

*C'est l'Été qui halète dans le calme émouvant  
De leur voûte d'azur, et fait dans les buissons,  
Frémir l'âme des plantes dans les soupirs du Vent!*

JACQUES G. DES MEULES

*A la Manière de Jeanne Arcache*

## LE NOËL DES DEMOISELLE CARTIER

par Charles ZAHAR

Au débu de l'autre guerre, Zoé, Emilie et Isabelle avaient atteint le cap de désespérance, celui de la trentaine. Parmi leurs connaissances qui avaient des filles à marier, on ne parla jamais tant de ces trois soeurs, d'un air apitoyé, que pour cet intime plaisir de les amoindrir en ne les qualifiant plus de jeunes filles, mais de demoiselles.

Ce n'était pas tant leur manque de dot ou de beauté qui les laissa pour compte, leur éducation au Pensionnat de Notre Dame de la Garde leur avait inculqué une fierté prétentieuse sous le modeste couvert de réserves réfrigérantes. Quoique encore animées d'illusions, leur tendresse captive de tant de préjugés ne se suffisait plus d'effusions aux pieds de la Vierge.

Elles s'étaient vouées à Saint Antoine. Il les exauça.

Leur coeur battit à l'unisson lorsque l'Hôpital Militaire lança son appel aux Infirmières Bénévoles. Elles s'enrôlèrent. Leur inlassable dévouement, durant quatre ans, fit l'admiration du corps médical. Lors de la signature de la Paix, à l'issue du Te-Deum d'Action de Grâce, donné à l'Eglise paroissiale, les trois braves filles furent décorées de la Médaille de bronze du Mérite.

On en parla, on en jasa aussi.

Leurs amies affirmaient connaître le levain de leur constance, ce secret espoir de se caser avec un soldat blessé dont il était facile de faire perdre l'équilibre d'une constitution affaiblie qui le portait à se cramponner à la vie, en ce qu'elle offrait de plus proche, le sourire de leur infirmière.

Pour ces esseulés meurtris, le sourire de leur ange de chevet était l'écho retrouvé de celui de leur mère ou de leur soeur, un moment, par égarement sans doute, celui de leur coeur. Mais quand un sang neuf vint à fluer en leurs veines convalescentes, ce fut une autre vie, combien plus légère, pressée de rattraper le temps perdu. La voix de la reconnaissance exprimait des promesses. Un semblant d'idylle s'ébauchait Avec les forces revenues, dans l'expectative de retrouver leur patrie et les leurs, cette terre étrangère, témoin de leur malheur, gagnait en psanteur. Vivre ! Vivre ! ce désir battait dans les pulsations de leur coeur raffermi et le réveil de leurs sens. L'idylle poussait aux badinages du flirt. Les promesses devenaient formelles.

Tous partirent.

Ils écrivent longuement. Puis, les cartes-postales s'espacèrent. Ils oublièrent ensuite de répondre.

Et depuis un quart de siècle l'existence des trois demoiselles Cartier aggravait sa monotonie du gris de leur chevelure où le blanc, petit à petit, dominait le noir, de jours aux joies plus rares et de rêves aux images plus pâles.

Une autre guerre vint. Elles n'eurent point la vaillance de se coiffer de leur voile blanc, ce suaire de leurs illusions qui jaunissait dans leur armoire,

comme une relique tâchée d'une croix de sang. Zoé tricota sans répit des gants et des chaussettes pour le Paquet du Soldat, tandis qu'Emilie crochetait, par grosses, ventrières et passe-montagnes; Isabelle confectionnait des biscuits et des confitures pour le Collis du Prisonnier.

Elles ne sortaient guère. La messe quotidienne dégourdisait leurs membres pour une centaine de pas et un agenouillement entre deux génuflexions. Isabelle, la benjamine un peu plus svelte, faisait le marché.

Les après-midi, à la sortie du Salut du Très Saint Sacrement, les paroissiennes, curant leur ancien dépit pour l'honneur qui fut rendu publiquement aux trois soeurs modèles, ralentissaient le pas, marchaient avec délicatesse pour mieux glisser leurs regards à travers la clôture de chèvrefeuille de la Villa Rose et tâcher de saisir au vol, une expression différente de leur impassibilité coutumière. Toujours silencieuses, accaparées par leur ouvrage, elles affichaient le même visage décoloré par la résignation. Sautillant dans sa cage, leur canari roulait ses dernières trilles.

Voilà bientôt trois ans qu'elles travaillent sans relâche et que les dévotes, après avoir marmotté leurs patenôtres, se chuchotent des probabilités d'épilogue au feuilleton de la Villa Rose. Leur bile se remuait jusqu'à leurs joues à l'idée que les demoiselles Cartier recevront, sans aucun doute, la Médaille d'argent du Devoir.

— Ah, ah ! mais cette fois-ci, elles ne poseront plus aux premières communiantes avec leur blouse de piqué et leur coiffe d'organdi.

Durant la messe du premier dimanche de l'Advent, à la lecture de l'évangile de Saint Luc, il y eût des coups de coudes et des échanges d'oeillades en coulisse chargés de sous-entendus : « Considérez le figuier et les autres arbres; lorsque vous voyez qu'ils commencent à produire du fruit, vous connaissez que l'été est proche ».

A la sortie, les langues servirent les pensées mijotées durant un quart-d'heure de préparation. Une voisine avait chronométré l'arrivée un peu tardive des demoiselles Cartier, puis, sous le porche, leur empressement à sourire à leurs connaissances, en détournant la tête, pour s'esquiver plus vite. Une autre avait découvert un collier d'ambre depuis longtemps absent au cou de Zoé. L'une aperçut, après l'élévation, la flamme des cierges plus luisante dans les yeux d'Emilie; l'autre avait senti que l'héliotrope dont avait usé Isabelle, prévalait sur son habituel patchouli mêlé de vétiver anti-mites. Leur démarche, plus digne, révélait de nouveaux corssets. Et patati et patata.

— Il ne se passe pourtant jamais rien dans l'existence des demoiselles Cartier !

— Et la guerre n'est pas près de finir...

Aucun détail n'avait échappé à la sagacité épieuse des paroissiennes et, après Vêpres, elles reprirent

de plus belles le rouet de leurs commérages : Zoé ni Emilie n'étaient sur leur véranda, à l'ombre du jasmin, et Isabelle ne s'occupait ni de ses rosiers ni de ses passiflores.. Les fenêtres étaient grandes ouvertes.

— Les demoiselles Cartier ne font habituellement leur grand ménage qu'à partir du troisième dimanche de l'Avant.

— Elles n'ont pas encore fait fumer leur jardin cette année...

Que pouvait-il bien se passer? Les paroissiennes n'avaient rien pu apercevoir ni entendre.

— Ah, ces mouches qui bourdonnent si fort autour des poivriers!

Il leur eût été aisé de broder sur le bourrelé du matin, mais leur conscience, un dimanche, bridait de son holà des médisances à confesser.

A la Villa Rose, les demoiselles Cartier s'animaient comme les fourmis en automne. Isabelle avait abandonné son sécateur pour la bassine en grès et poules, pigeons et lapins recevaient une seconde ration, inattendue, à l'occasion, peut-être de la dinde nouvelle venue. Si Zoé n'était plus armée de ses aiguilles, elle s'équilibrait de ses longs bras sur une échelle, dégageant le lustre du salon de son cache-poussière en étamine, pendant qu'Emilie, recourbée comme son crochet, déshabillait de leurs housses les meubles de blanc laqués.

Au coucher du soleil, elles s'étaient retrouvées dans la lingerie, un peu essouffées, les bas-joues rouges et, sur la table à repassage, étalèrent le labeur de leur vie, des broderies et des dentelles sentant la naphthaline.

— Ce naperon lui plairait avec ses narcisses en point de Venise, proposait la cadette à Zoé.

Isabelle intervint : — Il faudra l'ocrer dans du thé, il a bien jauni depuis quarante ans...

Et l'aînée de trancher : — Tu es agaçante ! On a l'âge que l'on porte ; j'espère, ma petite, que tu ne gafferas pas quand il sera là. Allons préparer sa chambre.

L'ex-cabinet du Docteur Cartier père, adjacent au salon, gardait son aspect austère avec ses bibliothèques massives en pitchpine, étouffées entre des rideaux et des tentures de peluche grenat et le demi-deuil de gravures.

— Triste, pour sa chambre à coucher, osa Emilie.

— On ne peut décemment pas le loger près de nos chambres.

Zoé avait péremptoirement prononcé un de ses verdicts sans appel en fixant Isabelle qui cachait, sous ses paupières rabattues, le pétilllement de sa revanche. C'était dit. Donc, on remplacera le bureau par un lit, on cardera le matelas, amidonnera la large dentelle qui festonnera autour des quatre colonnes de cuivre ; un panneau lui servira d'armoire et caetera pantoufle.

Son confort tourmentait Zoé : — Et le bain ? partagera-t-il notre baignoire ? sait-on jamais...

Pour le distraire, Emilie songeait à mettre de l'ordre dans son herbier, ses albums de cartes-postales, ses boîtes à papillons et les disques d'opéra. Et puis, il y aurait à épousseter soigneusement tous les bibelots, de la Tour Eiffel à l'Acropole et aux six colonnes de Baalbeck, du Boudha aux Trois Grâces et

à la Victoire de Samothrace. Chacun avait son histoire, on les lui raconterait.

Isabelle, combinant les menus, tranchait de son nez ses manuels de cuisine et ses carnets de recettes.

— Cruelle énigme : quels entremets préférera-t-il ?

Il y avait tant à faire ! Sans compter la surprise de ses étrennes. Un tout petit souvenir, utile, qu'il emporterait. Zoé décida d'ajourer six mouchoirs au coin desquels elle broderait, en rouge tonique, le V de la victoire ; Emilie pyrograverait la façade de la Villa Rose sur un portecarte ; Isabelle piquerait un motif au petit-point sur la gaine d'une gourde qu'elle remplirait d'un cordial à l'eau de Mélisse.

Lui, lui, inlassablement lui. Qui était-ce ? Mystère à rebours de la Trinité. Quel Saint Martin révolutionnait leur hiver d'un éphémère été ? Elles préparaient la crèche, et ce n'était pas Jésus.

Maintenant, il existait un mystère à la Villa Rose. Pour le garder secret, les demoiselles Cartier de-



vaient s'imperméabiliser de prudence, prévenir et déjouer l'espionne curiosité des paroissiennes et même celle des fournisseurs. Car, qui sait, après tout, lorsqu'elles s'étaient inscrites à la Maison d'Accueil pour héberger un convalescent, pour la semaine de Noël au Nouvel An, il était possible qu'un grand nombre de souscriptrices les handicapât à un tirage au sort.

Non, elles ne voulaient pas supposer cette éventualité et leur respectabilité devait demeurer sauve. Elles avaient supporté l'amputation de leur célibat, un lot, si lourd, de solitude, l'apostolat de leur altruisme, et elles estimaient avoir acquis le droit de revivre les derniers effeuillements de leur fin d'automne. Quel rêve de dorloter le fils d'un de ces esseulés meurtris de l'autre guerre qui souriaient encore sur des pellicules jaunies, dans des albums de photographies enfouis sous le linge de leurs armoires, et que, si souvent, elles feuilletaient pour réimpressionner leurs yeux éteints.

La veille de Noël on tua la dinde. La villa, fleurie, était fin prête pour le recevoir. C'est lui, cette année, qui aura le privilège de déposer l'Enfant Jésus dans sa crèche.

Il devait arriver à l'heure du thé. Leur cœur battait à l'unisson du tic-tac du coucou vers lequel elles levaient des sourcils en accent circonflexe.

— Il ne fait pas très frais, dehors... murmura Emilie.

Zoé guettait cette faille de faiblesse : — Allons l'accueillir sur la véranda.

Et Isabelle, en queue, ne craignant plus d'être foudroyée par son regard : — Il devait être là depuis longtemps...

Dans leur tourmente, elles échaffaudaient toutes les possibilités de contre-temps et de malentendus.

Les ombres s'amonçaient trop vite. La fraîcheur du soir les fit rentrer. Le bon goûter demeura intact et, pour la première fois, elles manquèrent le dîner.

— Peut-être qu'il viendrait...

Elles veillèrent en silence, sans soulever leurs paupières de leur ouvrage, les mains lasses. Aux douze coucous, Zoé se leva, ouvrit un vieux carton à chapeau, en sortit Jésus-Enfant, souffla sur la sciure de bois dont il était recouvert, le baisa et le plaça dans l'étable. Emilie avait éteint la lampe, Isabelle allumait les petites bougies de couleur autour de la grotte.

Jésus, Jésus-Christ ! Durant ces dernières heures, elles s'étaient cramponnées à leur Jésus-Vivant et réalisaient, contrites, leur pensée sacrilège.

La lueur des bougies accentuait leurs rides, mettant entre parenthèses leurs lèvres fendillées, en prière. Elles se regardèrent et eurent peur. Ces trois rois Mages, était-Il Noël ou l'Épiphanie ? Et lorsque, à pas lents, elles rejoignirent leurs chambres, déjà leur calvaire présageait la Passion.

CHARLES ZAHAR

### HOSSANAH !

*Enfant Dieu, hosannah ! Ta divine naissance  
Réunit le Créateur avec ses humbles créatures.  
Et nous ouvre toute grande la porte du Ciel immense  
— Hosannah ! — Par la clé d'un amour trois fois pur !*

*Enfant immaculé, ordonne l'Etoile radieuse  
Qui la nuit dans la grotte les trois Mages amena,  
Dans les ténèbres profondes d'éclater lumineuse  
Rendant à notre Patrie qui gémit malheureuse  
La Liberté et la Joie.*

*Voilà de longs mois qu'aux cieux les yeux elle lève  
Voilés de larmes et regarde autour d'elle en vain...  
Partout les ténèbres, les nuages, et l'ouragan sans  
[trève...]*

*A peine un faible espoir à l'horizon lointain.  
Enfant Dieu, Hosannah ! — Quelle douce consolation  
Ta naissance divine accorde aux opprimés !  
Et quelle Etoile radieuse en toi nous adorons !  
Quel guide infailible dans notre nuit noire tu es !  
Pas la lueur d'un soleil qui vient de disparaître  
Derrière les ruines antiques et les monts du passé,  
Mais la clarté d'un astre splendide qui vient de naître  
Baignant dans ses flots d'or les mondes émerveillés.*

(Trad. du néo-grec par E. Psara) JEAN POLEMIS

### AU BAS DES RUINES

*Dans les débris des verreries  
de la géante cathédrale  
comme un rat j'épis un scintillement...  
La grosse chasuble dans l'étau,  
est écrasée,  
comme une baleine, sous un bateau  
Et pleurent dans le soleil couchant  
ses écailles dorés, les auvents.*

*Les scènes bibliques sont entrées dans la terre,  
dans un million des cris, des tris  
de couleurs et de verres.*

*Oh cet amas  
de balayures de chefs d'oeuvre !  
Bach siffle au passage des lézards ;  
les Picassos se multiplient  
dans les boiseries hachées par l'obus ;  
Gide fait des chichis,  
avant de prendre une consistance nouvelle.  
Dans le brouhaha du mortier,  
qui se défait encore,  
Francis Jammes est bel et bien mort.*

*Cher Claudel sous ton déluge, j'allonge,  
résistante, ma langue sidérale.  
Je me fais une âme de Babel  
présents, passés et futurs,  
trouvant tout cela naturel  
au prolongement des astres  
à la cassure quotidienne des rayons  
au tic désordonné de mon cœur anémié  
à la marche des tortures et de bolides.  
En moi des Jobs naissent et meurent  
continuellement.  
Le cohérent je l'abhorre et l'excrémence,  
Je ne vois de mantille jaune-rouge  
que dans le ventre ouvert du torréador...*

*Oh mon époque m'a eu...  
Je suis dans ce «happe-moi les belles choses,  
et qu'on n'en parle plus»  
Mes «Lautréamontades» eussent fait  
un bon feu,  
mais je les ratais dans le tamis des sarcasmes.  
M'est naturelle cette fine mousse  
d'après l'obus,  
qui me vient, au milieu, des gros cailloux,  
comme un baiser sur la joue.*

ELOY TROUVÈRE

### SUR LA TOMBE D'UN ÉTRANGER

*Quelle destinée amère -- vivre, mourir sur cette terre !  
Ni dans un mauvais rêve tu n'avais pas vu cela...  
Et pourtant, pauvre enfant, jamais plus de ta mère  
Le cœur, par tes baisers tu ne rechaufferas.*

*En vain elle t'attendra penchée à sa fenêtre  
Et si la porte, ouverte jour et nuit restera  
De longues années -- hélas ! -- Sans te revoir paraître.  
Et le cimetière de ton village ne te recevra pas,*

G. ATHANAS

(Trad. du néo-grec par E. Psara)

## Conte néo-grec

## LA BALAFRÉE

Cette petite et quelque peu sombre histoire je l'ai entendue de la bouche d'un sous-lieutenant de réserve en octobre 1897, et c'est alors que je l'ai écrite. Je crois cependant qu'aujourd'hui encore elle conserve un certain intérêt.

— Je vais te raconter, mon vieux — disait-il — un de mes souvenirs tragiques ayant trait à la Croix Rouge.

A l'époque où, blessé, j'étais soigné à l'hôpital de Cravassara, nous avions une infirmière anglaise...

— Et ça a marché ?

— Non, mon vieux, elle n'était pas belle. Je veux dire qu'elle ne donnait pas l'impression, à première vue, d'être belle. Elle n'était pas jeune; un peu plus de trente cinq; et elle avait à la joue droite une cicatrice horrible, une sorte de grande étoile qui partait de la mâchoire jusqu'au front; bien entendu il ne lui manquait pas cette fraîcheur anglaise... elle avait l'épiderme blanc et fin, des yeux bleus très purs et d'abondants cheveux dorés.

Naturellement ceux qui étaient légèrement blessés ou convalescents cherchaient à l'entreprendre avec forces gestes, parce qu'elle feignait ne pas savoir un mot de grec. Un vieux capitaine même, légèrement blessé, s'y essayait depuis deux mois et nous affirmait toujours qu'il y était presque parvenu.

Vainement. Elle était si honnête et si intelligente que tous s'y étaient cassés le nez et si parfois quelqu'un se conduisait effrontément elle le mettait vite à sa place d'un geste d'une autorité toute britannique.

En tant qu'infirmière, elle était unique, elle n'avait pas sa pareille; elle avait des bras de champion olympique et sa main, bien que fine ne tremblait jamais en opérant. Elle gardait toutes ses couleurs et sa voix était ferme, contrairement aux autres. Elle avait une apathie de machine tandis que, d'autre part, elle était si douce envers les malades qu'elle les guérissait avec ses yeux et ses manières.

Nous l'appelions «la balafrée», et nous finimes par la considérer comme une sainte.

Personnellement, comme j'étais le seul à parler un peu d'anglais, je lui étais plus familier et je passais avec elle quelques moments agréables, lorsque commença ma convalescence et que l'on n'avait pas de blessés.

J'essayais, à plusieurs reprises, de connaître sa vie et surtout l'histoire de sa cicatrice; mais je ne pu rien tirer d'elle sauf qu'elle avait été gouvernante chez une famille grecque de Stavrodomi et que sa cicatrice elle la devait à un petit de la maison.

Je remarquais qu'elle était quelque peu remuée à cette idée et je ne voulais pas insister; j'étais même sur le point de me rétablir et je croyais que j'allais quitter l'hôpital sans rien apprendre de son histoire.

Un jour, je la vis particulièrement mélancolique il me sembla même distinguer encore sur ses joues des traces de larmes. Je crus que quelque impertinent l'avait taquinée et je pensais aux vieux capitaine. Je

me hasardai donc à la questionner mais elle ne me répondit rien de clair; elle me dit seulement qu'elle avait un mauvais pressentiment et se plaignit de l'égoïsme des hommes.

C'était le deuxième jour de la bataille de Gribovo et l'on nous amenait beaucoup de blessés de Nicopolis; la plupart était des francs tireurs et nous ne nous occupions guère d'eux, mais parfois on nous amenait des soldats réguliers et nous courrions voir s'il y avait quelqu'un des nôtres.

En effet, vers midi, dans un brancard, on nous amena un soldat de ma compagnie; il était grièvement blessé à la tête et le docteur dit qu'il n'en avait pas pour longtemps; il était sans connaissance et sa respiration ressemblait à un râle; un éclat d'obus l'avait atteint au visage et l'avait déformé à ce point que j'eus de la peine à l'identifier; on commença par lui laver la plaie et y appliquer des antiseptiques; ce n'est que lorsqu'on eut débarrassé le sang que je le reconnus: c'était un garçon d'à peu près vingt ans; un volontaire qui venait de Constantinople; Il s'appelait Jacques Jacovidès et devait appartenir à une maison riche parce qu'il dépensait les billets sans compter. Il était cultivé, possédait le français et l'anglais et avait un sens de la discipline égal à celui d'un vieux soldat. Nous avons été souvent de service ensemble c'est pourquoi il me fit beaucoup de peine.

Au moment où on lui appliquait les bandages, l'Anglaise vint donner un coup de main; mais pour la première fois alors je la vis s'émouvoir et trembler. Plus on le lavait et ses traits devenaient reconnaissables et plus elle tremblait; enfin, lorsque l'on eu fini et que je prononçai son nom, l'Anglaise s'évanouit et tomba à terre. Nous laissâmes le blessé pour nous occuper de l'infirmière. Chacun cherchait à la soigner; on la coucha sur un lit et on lui administra quelques drogues. A peine ouvrit elle les yeux qu'elle voulut me parler.

— Comment est-il? me demanda-t-elle en anglais.

Il est, répondis-je, grièvement blessé mais il se peut qu'il en réchappe.

Elle se souleva sur son lit, comme pour descendre, mais elle se recoucha et me dit:

— Crois-tu que les malédictions prennent?

Je ne savais pas moi-même si j'y croyais mais je répondis quelque chose dans ce genre:

— Si elles sont justifiées, dis-je.

Elle fut à nouveau, terriblement secouée et cacha son visage.

Deux heures après Jacovidis était mort. On le dévêtit et on le prépara pour l'enterrement.

Sur sa blouse on trouva une lettre de crédit, quelques lettres et une photo; on remit le tout à Zaïmis sauf la photo que nous gardâmes; c'était une photo de femme que nous reconnûmes immédiatement, puisque tous d'une seule bouche et avec le même étonnement nous nous écriâmes:

— Tiens! Mais c'est «la balafrée».

Et c'était elle, naturellement, mais sans la balafre et plus jeune. Nous comprîmes alors combien belle elle avait été dans sa jeunesse. Je passe les commentaires et les innombrables hypothèses. On me donna finalement la photo de laquelle je ne savais que faire. Mille sentiments divers assaillirent mon âme durant toute la nuit. Je décidai finalement de la lui remettre et si, faire se pouvait, pénétrer son secret.

Le matin «la balafree» se réveilla comme à l'ordinaire et reprit ses occupations. Elle était calme mais flétrie. Ses traits visiblement marqués par la lutte intérieure. Elle me salua et me demanda presque sans trouble :

— Que fait le blessé ?

Encouragé par son courage, je lui dis, après certaines circonvolutions, qu'on l'avait enterré.

Elle pâlit terriblement mais tint ferme ; ses lèvres remuèrent comme si elles avaient quelque chose à me dire, mais la voix se perdit sans sa gorge. Muet, aussi je sortis la photo et la lui remis. Elle fut à nouveau fortement secouée mais une fois de plus se maîtrisa.

la contempla attentivement, bougea un peu sa tête, leva ses yeux au ciel, la mit ensuite dans son corsage et rentra dans sa chambre.

Le lendemain elle demanda l'autorisation de partir. Elle prépara sa petite valise, prit congé de moi par un serrement de main et un regard de triste reconnaissance, descendit dans la cour de l'hôpital qui servait aussi de cour à l'église et de cimetière, se dirigea vers la fosse fraîchement comblée, s'agenouilla joignit ses mains, leva ses yeux au ciel et demeura ainsi un assez long temps. Elle regarda ensuite autour d'elle, comme pour situer l'endroit, se leva et d'un pas rapide sans même retourner la tête, partit pour toujours.

Nous nous entretenîmes souvent d'elle et le vieux capitaine de dire amèrement :

— Diable d'Anglaise, va ! Partir juste au moment où j'étais sur le point de l'emporter !

A. TRAVLANTONIS

(Trad. du néo-grec par Georges Vassékis).

## PROMENADE

Un jour le monde appela trop fort. La maison aux yeux louches n'était plus sur fond brun, mais verdâtre. Les montagnes avaient l'air de nuages et j'avais des bottes-à-sept lieues en caoutchouc noir et luisant.

Le monde appela trop fort et notre cercle de collines est plein d'échos, ce qui fait que le monde appela de tous les côtés à la fois.

Je regardai notre chambre : nos «tableaux» n'étaient que des reproductions, nos livres étaient tous lus et quatre murs empêchaient le vent d'entrer.

Et je m'en allai vers les montagnes de nuages.

\* \* \*

Le long de la route qui descend, le vent des vergers mêla du soleil à mes cheveux et me parfuma à la leur d'oranger.

Le matin était clair, et je mangeai des oranges le long de la route.

Et je m'en allai plus loin.

\* \* \*

Derrière les cyprès, des vaches meuglèrent et l'odeur de ferme, de paille et de bétail se mêla, insistante, violente et sensuelle, à la chaleur de midi.

J'enlevai mes bottes où mes pieds avaient chaud et je me laissai chatouiller les orteils par l'herbe fraîche-tiède. Je m'étendis de mon long au centre des odeurs et dormis. Je te rêvai. Et ton corps, ton odeur fauve, ta chaleur, furent en moi la chaleur du jour plein et son odeur de bête, et le jaillissement de flamme du désir m'éveilla.

Je bus du lait à la ferme.  
Et je m'en allai plus loin.

\* \* \*

Jusqu'au bord de la plus haute colline, où je ne vis plus les montagnes, car le monde ne fut plus qu'un nuage, qu'un brouillard, qu'une mer de rouge et d'or, de lumière et de vert-pomme et le vent, comme le vol de mille oiseaux dans les oreilles, et le monde cria de possession.

Et puis le vent tomba et le monde fit silence. Et puis tout s'éteignit. Et puis j'eus froid de lune.

\* \* \*

Dans le sentier couvert, entre les buissons de mimosa sauvage, même leur odeur ne fut plus qu'une caresse et les ombres ne bougèrent plus et je me trouvai au centre d'une solitude lunaire.

La maison aux yeux louches était à la solde des forces mauvaises et partout les chacals hurlaient dans les champs et les vergers.

\* \* \*

La clef n'ouvrait pas assez vite la porte. Sous les lampes discrètes notre chambre était toute sécurité avec les reproductions que nous aimons, les coussins, les livres et les fleurs et la tiédeur, et ton sourire et ton amour.

Je vins aussitôt dans tes bras parce que j'avais peur, et parce j'avais peur et parce que là il fait meilleur que n'importe où dans tout le monde.

Et nous fîmes du café très chaud contre le froid.

CHARLOTTE TOEGEL

*A Travers la Presse Suisse*

# LA GRÈCE HÉROÏQUE ET MARTYRE

*A l'occasion de l'anniversaire de l'agression fasciste contre la Grèce, «la Gazette de Lausanne» a publié l'émouvant article ci-après dont on admirera l'inspiration et la justesse de conclusion.*

Le 28 octobre 1940, après une violente campagne de la presse italienne, rappelant celles qui précédèrent dans les colonnes des journaux du Reich, l'occupation de la Tchéco-Slovaquie, l'invasion de la Pologne et l'écrasement de la Yougoslavie, le ministre d'Italie à Athènes remettait à 3 heures du matin un ultimatum au président du Conseil hellénique, sommant le gouvernement grec de livrer aux forces armées italiennes «comme garantie de la neutralité de la Grèce et de la sécurité de l'Italie» certains points stratégiques du territoire grec. L'ultimatum ajoutait: «Le gouvernement italien demande au gouvernement grec de ne pas s'opposer à cette occupation et de ne pas entraver le libre passage des troupes destinées à l'effectuer. Si les troupes italiennes devaient rencontrer des résistances, ces résistances seront brisées par les armes, et le gouvernement grec assumerait la responsabilité des conséquences qui en découleraient».

Entremettant cette note le ministre d'Italie avait ajouté verbalement que le mouvement des troupes italiennes pour entrer en territoire hellénique commencerait à 6 heures du matin. Ainsi il était donné à la Grèce un délai de trois heures pour décider de son sort.

La tournure que la guerre avait prise jusqu'à cette époque n'était guère encourageante pour un petit peuple jeté dans un pareil dilemme. La Pologne avait succombé en quinze jours, la Norvège avait été soumise malgré le secours des Alliés, la Hollande et la Belgique acculées à la capitulation après une brève résistance; la France elle-même, considérée comme la première puissance militaire de l'Europe, avait mis bas les armes en un mois et demi. Les troupes italiennes occupaient la Somalie britannique, l'Égypte était sérieusement menacée. L'entente entre la Russie et l'Allemagne semblait solide. L'axe triomphait sur le continent où passait un vent de démoralisation; sur l'Angleterre isolée s'abattait un déluge de fer et de feu; la défaite de l'Empire britannique aux yeux d'une partie de l'opinion ne semblait qu'une question de mois, sinon de semaines. Danemark, Pays baltes, Roumanie s'étaient inclinés devant la contrainte et le droit du plus fort. A la Grèce s'offraient ainsi des précédents qui auraient pu excuser une soumission éventuelle. Mais le peuple hellène pensait autrement.

*Une heure de vie libre vaut mieux que 40 ans d'esclavage.*

avait dit Rigas, le Tyrtée de la Guerre de l'Indépendance.

\*\*\*

On sait ce qui suivit; mais on se demande encore comment cette petite nation, dans un état d'infériorité manifeste au point de vue numérique, encore plus au point de vue du matériel, avec une flotte composée de quelques contre-torpilleurs et sous-marins et d'un vieux croiseur cuirassé, presque sans aviation, parvint, sous les bombardements aériens et la menace constante d'une marine de guerre des plus puissantes de l'Europe, à effectuer sa mobilisation et à grouper ses forces — à l'heure où ses troupes de couverture contenaient l'envahisseur à la frontière — pour finalement repousser ce dernier hors du territoire national, et prendre à son

tour une offensive qui mena ses armées, à travers un pays d'un abord aussi difficile que l'Albanie méridionale, jusqu'aux portes de Valona. Par quel prodige ces soldats, nés sous le plus élément des ciels, s'improvisaient au cœur de l'hiver, en armée alpine et, sans équipement approprié, menaient une campagne victorieuse dans les neiges et les glaces des hautes montagnes de l'Albanie!

Une explication facile des exploits accomplis par l'armée grecque consiste à vouloir diminuer la valeur des troupes qui lui furent opposées. Explication qui ne résiste pas à un examen impartial et à la connaissance des faits. Mussolini plaça successivement ses meilleurs généraux à la tête des opérations, et les divisions d'élite de l'armée italienne furent expédiées au front. Elles combattirent avec acharnement et ne cédèrent pas un pouce de terrain albanais sans une tenace et énergique résistance. Le prestige de leur pays était en jeu et elles firent de leur mieux pour le sauvegarder. Pour ce qui est du matériel, avions, canons, obusiers, tanks, armes automatiques, l'avantage était du côté italien et d'une façon écrasante. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la raison des succès helléniques. Seul l'élan patriotique du soldat grec, sachant qu'il se battait pour la plus juste des causes et ayant fait à l'avance le sacrifice de sa vie, peut expliquer le phénomène étonnant auquel on assista pendant les six mois que dura cette campagne.

\*\*\*

Et maintenant la Grèce, depuis un an et demi d'occupation, connaît le plus tragique des sorts. Les hécatombes de la famine ont été pires que celles de la guerre. Rien que du 1<sup>er</sup> novembre 1941 au 26 janvier 1942 40.000 personnes ont péri de faim. La disette, lorsqu'elle atteignit son point culminant, faisait 2000 victimes par jour à Athènes et autant proportionnellement à Salonique. Ainsi l'hellénisme continuait à perdre quotidiennement les effectifs d'une bataille, et ses rangs s'éclaircissaient dangereusement. Sa jeunesse s'atrophie et s'étiote lorsqu'elle ne périt pas d' inanition. Cependant, comme le faisait remarquer récemment à Londres le ministre M. Aghnidès, le peuple grec, lorsqu'il prit la résolution de se défendre, ne se faisait point d'illusions sur le sort qui l'attendait; mais s'il savait que malgré la destruction de ses biens matériels, il sauverait son âme.

Établir la préminence de l'esprit sur la matière, ce fut là de tout temps le rôle de la Grèce éternelle. Aussi ce pays par sa vaillance, ses sacrifices, sa loyauté, son culte de l'honneur et de la liberté, s'est-il créé de nouveau une situation morale privilégiée parmi les nations du continent. Ses ennemis eux-mêmes ne songent pas à contester sa vertu et se sont inclinés devant son héroïsme.

Les titres qu'ils s'est ainsi acquis pèsent lourd dans la conscience universelle, et lorsque le jour du grand règlement sera venu, nous sommes convaincus que nul négociateur ne pourra méconnaître le droit de cette nation, grande moralement dans le passé et le présent, à une existence indépendante et souveraine et à la réparation des maux injustement soufferts.

A.E.C.

## UNE MESSE DE REQUIEM EN MÉMOIRE DES SOLDATS HELLÈNES TOMBÉS A EL ALAMEIN



Sa Béatitude le Patriarche d'Alexandrie Mgr. Christoforos II à l'occasion de Noël visita les convalescents britanniques et leur offrit des cadeaux

### EL ALAMEIN

(Dédié aux morts au champ d'honneur)

Trois petits oiseaux se sont posés aux rameaux du  
[palmier  
Qui se dresse dans le sable, isolé et sans fruit,  
L'un regarde le désert, l'autre les grèves éloignées  
Le troisième, le meilleur regarde vers Alamein  
Ou nul nul arbre ne se dresse, aucune herbe ne pousse  
Car le sable est brûlant et ne laisse vivre nulle plante.  
Il regarde étonné dans la plaine déserte.  
Et se demande : Quels sont ces arbres qui ont poussé ?  
Sont-ils des arbres en fruits, ou des rosiers en fleurs ?  
Ce ne sont ni des arbres, ni des rosiers... Ce sont  
Les croix, les croix de bois que la gloire a plantés.

P. GNEFTOS

(Trad. du Néo-Grec par E. Psara)

L'Eglise Orthodoxe d'Alexandrie et de toute l'Afrique a célébré dans toutes les églises qui dépendent d'Elle des messes requiem pour le repos de l'âme des soldats hellènes tombés durant la fameuse bataille d'El-Alamein.

Bien avant l'heure, une foule énorme envahit, au Caire, la vaste Cathédrale de St-Nicolas à Hamzaoui, revêtue de deuil pour la circonstance. Cette foule était venue rendre un hommage admiratif à ceux qui se sacrifièrent pour sauver l'Egypte du danger de l'invasion.

Au milieu de la nef, un cénotaphe couvert du drapeau hellénique, symbolisait les glorieuses tombes.

A dix heures et quart arriva S.E. M. Dimitri Pappas, Chargé d'Affaires de Grèce, qui déposa sur le cénotaphe u-

ne couronne de lauriers; quelques minutes plus tard arriva la couronne de l'armée qu'une délégation d'officiers déposa.

Dix heures et demie: on annonce l'arrivée de LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Pierre de Grèce; M. Pappas se rend à leur rencontre sur le parvis de l'Eglise. La Princesse porte le grand deuil et paraît fort émue.

Immédiatement S.G. l'Evêque de Mareotis, entouré de tout le clergé, entonna les prières aux morts tandis que les cloches de l'Eglise sonnaient tristement.

Les familles des héros tombés au champ d'honneur et qui se trouvaient devant le cénotaphe donnaient une haute idée du patriotisme et créaient une atmosphère émouvante.

Lorsque S.G. l'Evêque de Mareotis

après une allocution de circonstance empreinte de plus pur patriotisme, tout le clergé et l'assistance s'agenouillèrent pour lire la prière des morts et réciter les noms des héros, une intense émotion s'empara de la foule. Sur tous les visages, des pauvres artisans, des larmes de reconnaissance perlaient.

La cérémonie funèbre terminée LL. AA. RR. le Prince et la Princesse de Grèce, le Chargé d'Affaires de Grèce et l'Evêque de Mareotis s'agenouillèrent de nouveau devant le cénotaphe, rendant un ultime salut aux morts glorieux, puis serrèrent pleins d'émotion les mains des parents des soldats qui tombèrent pour la grandeur de la Grèce et de l'humanité.

S.

### POSE DE LA PREMIÈRE

### PIERRE DU NOUVEAU COUVENT DE ST. GEORGES ET D'UN ASILE DE VIEILLARDS

Dimanche 7 Février 1943, à 11 h. 30 a.m. S. B. le Patriarche grec-orthodoxe d'Alexandrie et de toute l'Afrique Mgr. Christoforos II a présidé après la bénédiction à la cérémonie de la pose de la première pierre du nouveau bâtiment du couvent de Saint-Georges, au Vieux-Caire à la construction duquel contribuent par une donation M. Th. Cozzika, Président de la Communauté hellénique du Caire, et Mme Cozzika, entourés de Leurs Eminences les Métropolitites de Tripoli, de Péluse, d'Aksoum, de Léontopolis et d'Hermoupolis, S. G. l'Evêque de Babylone, vicaire patriarcal au Caire et du T.R. Archimadrite Agathangelos.

Sa Béatitude a procédé ensuite à la pose de la première pierre de l'Asile de Vieillards qui comportera au début 50 lits et qui sera élevé sur un terrain appartenant au Patriarcat et situé face au couvent. Les frais de construction de cet Asile de Vieillards seront entièrement assumés par M. C. Mouratiades, Président du Comité de la Croix Rouge Hellénique et Mme Mouratiades.

S.E. M. Dimitri Pappas, Chargé d'Affaires de Grèce signa le parchemin qui fut scellé dans la pierre.

A l'issue de ces deux cérémonies, S.B. le Patriarche prononça une émouvante allocution faisant l'historique du couvent Saint-Georges et exaltant l'oeuvre accomplie par M. et Mme Cozzika et par M. et Mme Mouratiades pour le bien. Puis, en reconnaissance de leurs mérites, le titre d'«archontes de l'Eglise», était décerné à M. et Mme Cozzika, et la Croix d'officier de St. Marc à M. Mouratiades, Sa Béatitude termina en faisant acclamer l'Egypte et Son Auguste Souverain Farouk I<sup>er</sup>.

# ECHOS et NOUVELLES

## A la Légation de Chine



Madame Tchang-Kai-Tchek décorant le Général Américain Dulitt

## A la Légation de Belgique

Le Chargé d'Affaires de Belgique au Caire M. L. Scheyven avait convié les membres de la Presse à la Légation pour y rencontrer M. Yvon de Tibault, Chef des Services Economiques du Gouvernement Général du Congo Belge, qui était de passage en Egypte.

M. Thibault au cours d'un intéressant exposé souligna l'apport vital du Congo Belge à la production Alliée, en particulier dans les domaines du cuivre, de l'étain et du caoutchouc. Les exportations du Congo Belge s'élevèrent à plus de 3 millions de francs en 1942.

## Au Comité National Français du Caire

### Le départ de M. G. Gorse

M. Georges Gorse, Professeur à la Faculté de Lettres de l'Université Fouad I au Caire et Directeur des Ser-



M. Georges Gorse

vices de l'Information et de la Presse auprès de la Délégation de la France Combattante en Egypte vient d'être transféré à Kuybischev.

## A l'Ambassade Britannique L'élévation de l'Ambassadeur Britannique à la Patrie

Nous apprenons avec le plus grand plaisir que S.E. Sir Miles W. Lampson, Ambassadeur de S.M. le Roi d'Angleterre en Egypte a reçu le titre de Baron parmi les distinctions honorifiques décernées par le Souverain à l'occasion du Jour de l'An.

Nous présentons à l'éminent Ambassadeur, qui a si heureusement contribué à la création du Traité d'amitié Anglo-Egyptien, nos plus respectueuses félicitations.

### M. Michael Wright à Washington

M. Michael Wright, Premier Secrétaire auprès de l'Ambassade Britannique en Egypte vient d'être transféré aux mêmes fonctions à l'Ambassade de Washington.

Nous lui présentons nos meilleurs vœux de succès dans sa nouvelle mission.

## A la Légation des Pays-Bas

A l'occasion de la naissance de S.A.R. la Princesse Margriet Francisca, le chargé d'Affaires des Pays Bas

et la Baronne Bentinck reçurent la colonie hollandaise et les Hollandais de passage en Egypte, à leur résidence, 126, Rue Farouk el Awal, Agouza, le dimanche 24 janvier à 6 h. 30 p.m.



S.E. Moustapha el Nahas Pacha, président du Conseil, donna une réception au Palais Zoufarané en l'honneur de l'Ambassadeur de Grande Bretagne.

On reconnaît sur notre photo l'Ambassadeur et lady Lampson s'entretenant avec le Président du Conseil.

Son départ sera unanimement regretté par les innombrables amis de la France Combattante, au nom de laquelle Georges Gorse mena ici par la plume, la radio, et la parole, le bon combat, avec une énergie remarquable servie par le plus ardent et le plus pur patriotisme.

A l'occasion de son transfert, le Baron de Benoît Délégué, Général en Egypte de la France Combattante offrit en son honneur une très brillante réception, qui fut honorée de la présence de toutes les personnalités du monde diplomatique et universitaire au Caire.

M. Georges Gorse est accompagné dans son voyage par sa gracieuse jeune femme, dont les chroniques du «Journal d'Egypte» signées Nadine sont lues par une foule de lecteurs et de lectrices.

Nous souhaitons à Georges et Nadine Gorse le plus franc succès dans leur nouvelle mission.

\*\*\*

Nous apprenons avec plaisir l'arrivée au Caire de M. Jacques Lessaigne, qui vient d'être désigné aux fonctions de Directeur du Service de l'Information et de la Propagande auprès de la délégation Egyptienne de la France Combattante et du Comité National Français. Critique d'art réputé M. Lessaigne publia des ouvrages sur Daumier et sur Toulouse-Lautrec qui lui ont valu l'attention des meilleurs spécialistes en France. Il a également collaboré avec Eugenio d'Ors à «l'Almanach des Arts», et a déployé au cours de missions de premier plan en Palestine et au Liban d'inlassables efforts pour raffermir les amitiés françaises et nous ne doutons pas que son séjour au Caire ne soit de la plus haute utilité pour sa patrie.

#### **Un Message de Nahas Pacha Pacha à l'occasion de Noël et du jour de l'An**

A l'occasion de la Noël et du Nouvel An. Je tiens à présenter à tous nos compatriotes et à tous nos amis, soldats et étrangers résidant dans ce pays, qui fêtent ces mêmes anniversaires, mes meilleurs vœux et félicitations.

Ce sont des jours de fête que beaucoup avaient l'habitude de passer dans leur pays, au milieu de leurs familles, heureux et tranquilles. A ceux que les circonstances ont momentanément éloignés de leurs foyers, je veux dire combien leurs amis d'ici, c'est-à-dire tous ceux qui connaissent la façon magnifique dont ils accomplissent un devoir sacré, les admirent et appellent de tout coeur le temps qui verra la fin de leurs sacrifices et le commencement de la récompense.

Dans les jours de fête, les vôtres



*S.E. Moustapha El Nahas Pacha  
Président du Conseil*

comme les nôtres, chacun sont dans son humanité les liens de solidarité profonde qui unissent les hommes dignes de ce nom, dans un idéal commun. Mes chers compatriotes, mes chers amis soldats et vous mes chers amis étrangers, je veux encore vous dire que, malgré les tristesses, les

souffrances, les deuils, ce temps est grand parce qu'il nous inspire des réflexions et des méditations, par ce qu'il nous apporte de nobles espérances, parce qu'il nous crée de grands devoirs et, aussi, parce qu'il nous ouvre sur l'avenir des perspectives réconfortantes. Nous voici tous en face des mêmes préoccupations et du même souci de voir triompher les idées fécondes d'une vraie démocratie, ce qui signifiera pour tous la liberté dans le devoir, la joie dans le travail et l'amitié dans la confiance.

C'est aux jours de fête, aux jours de halte sur le chemin de l'effort, que les hommes, détendus apaisés, prennent de nouvelles résolutions. Ce sont des jours qu'éclaire un bienfaisant optimisme. Les fêtes sont consacrées au bonheur, et, dès lors, il est naturel que nous nous engageons vis-à-vis de nous mêmes, et vis-à-vis des autres à être heureux les uns par les autres. Soldats civils, belligérants et non belligérants, nous comprenons aujourd'hui que la haine c'est le malheur et qu'il y a dans l'amour une force indestructible. Vous travaillez, nous travaillons tous à l'avènement d'un temps meilleur. Les fêtes ont une signification, chez tous la même, et cette signification est que l'homme est fait pour la joie et non pour la tristesse, pour l'amour et non pour la haine, et toute joie est légitime



*Les troupes indiennes ont offert en plein air un thé en l'honneur de S.E. Moustapha Nahas Pacha, Président du Conseil. Après le thé, durant lequel l'atmosphère la plus cordiale ne cessa de régner, S.E. Nahas Pacha visita le camp des soldats indous où une réception chaleureuse l'accueillit. Selon la coutume de leur pays, les soldats indous offrirent à leurs hôtes d'honneur des colliers de fleurs. On voit le Président du Conseil au milieu de ses hôtes indous. Au second plan, portant également le collier de fleurs traditionnel, S.E. Mtr Abdel Hamid Abdel Hak, Ministre des Affaires Sociales.*

qui est celle des coeurs purs et les esprits honnêtes.

Mes chers amis, et vous soldats de la démocratie, je vous souhaite, au seuil de votre nouvelle année, que les jours qui viennent soient ensoleillés et qu'ils vous apportent dans une succession rapide de succès, la victoire que l'humanité espère, la grande victoire du droit et de la justice. Puis-iez-vous à cette même date, vous retrouver l'an prochain dans vos foyers, tout à la joie de la paix et avec la certitude que les temps nouveaux seront des temps de civilisation vraie et d'amitié sincère.

**1er Janvier**

**A la Légation Royale de Grèce**

Le premier janvier a été fêté cette année par les Colonies Helléniques d'Egypte dans une atmosphère d'optimisme et d'enthousiasme né de l'espoir d'une libération rapide de la Mère Patrie.

A cette occasion des Te Deums furent célébrés dans toutes les Eglises orthodoxes. Au Caire le Te Deum fut chanté à l'Eglise de St. Constantin et Ste Helène par S. G. l'Evêque de Babylone Mgr. Harion entouré de tout le clergé. La présence de LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Pierre de Grèce donna à la cérémonie un éclat tout à fait particulier.

Après les prières pour la Victoire et la libération de l'Hellade et du monde a été chanté mélodieusement le *Polychroniqn Royal* tandis que les drapeaux des Associations saluaient et que les cloches de l'Eglise sonnaient à tout vent pendant que les musiques jouaient l'Hymne National.

Parmi les nombreux assistants nous avons remarqué S.E. M. Dimitri Pappas Chargé d'Affaires de Grèce, LL. EE. les Ministres de l'Information M. André Michalopoulos, de l'Air Général P. Nicolaïdis, de la Prévoyance Sociale M. Ep. Tsellos, les Généraux Zigouris et Djanakakis, des Officiers Supérieurs de l'armée de terre et de l'air.

Le personnel au complet de la Légation Royale et du Consulat Général, les Présidents des Communautés grecques et des Associations avec leurs drapeaux et une foule énorme de fidèles venus prier pour la victoire des Alliés.

\*\*\*

Suivit une réception au Palais de la Légation Royale de Grèce. M. Dimitri Pappas recevait avec cordialité et affabilité les nombreux notables de la ville qui se sont rendus à la Légation pour féliciter l'actif et distingué diplomate et réitérer leur dévouement à S.M. le Roi Georges II et au Gouvernement Royal.

LL. AA. RR. Le Prince et la Princesse Pierre de Grèce rehaussèrent par leur présence cette réception ayant un mot aimable pour chacun subjuguant par leur simplicité et leur charme tout le monde.

\*\*\*

Après un arrêt au buffet des toasts traditionnels furent portés. Le Prési-

dent de la Communauté Hellénique M. P. Bellenis prenant la parole dit quelques mots de bienvenue, souhaita que l'année prochaine puisse trouver la Nation heureuse et libre pour pouvoir fêter dans l'allégresse la victoire. Il pria ensuite S.E. M. Pappas de transmettre à S.M. le Roi Georges II et au Gouvernement Royal ses vœux ardents de la Colonie et son indéfectible attachement à la dynastie.



S.E. M. DIMITRI PAPPAS  
Chargé d'Affaires de Grèce

Il termina par l'appel «Vive la Nation», Vive S.M. le Roi Georges II, qui fut repris par toute l'assistance.

Très touché M. Pappas remercia le Président de la Communauté de ses belles paroles et prononça le magistral discours ci-après qui fut écouté au milieu d'une émotion intense.

J'eus souhaité vous recevoir aujourd'hui dans cette maison de Grèce pour célébrer avec vous, selon l'usage, la fête du Jour de l'An.

Le sort n'a pas voulu nous accorder cette joie.

Pour la troisième fois depuis que nous sommes engagés dans cette lutte suprême, c'est le coeur serré que nous accueillons le Premier de l'An.

Mais si cette réunion n'est pas empreinte d'allégresse, je suis certain que nous y puisons tous un renouveau d'énergie morale.

Je suis certain que nous avons tous le sentiment plus vil de poursuivre notre marche, unis coude à coude, sur le sentier du devoir, sentier abrupt et accidenté, mais dont nos ancêtres ne se sont jamais écartés au cours des trois mille ans de notre Histoire, et que nous avons constamment choisi lorsqu'il s'est agi pour nous de défendre la liberté et la dignité humaine.

Ce chemin ardu mais glorieux, notre génération l'a choisi à son tour d'un élan unanime et sans une hésitation, en cette nuit historique du 28 Octobre 1940, et c'est le même que nous foulons aujourd'hui d'un pied ferme et la tête haute.

Nous n'avons pas hésité un seul instant, nous, le peuple de neuf millions d'âmes, à dresser la poitrine de la nation entière contre les hordes sauvages de deux puissants empires, et nous n'hésitons pas non plus aujourd'hui, malgré les souffrances extrêmes dont notre Patrie est accablée, à résister héroïquement aux tyrans qui ne respectent rien.

La première victoire de cette guerre fut remportée à Dunkerque. La deuxième fut la résistance de Londres. La troisième fut gagnée avec la bataille de Grèce, lorsqu'il fut prouvé que l'Axé n'était pas invincible, et qu'il fut donné au monde d'apprécier la valeur du principe «chacun pour tous et tous pour chacun».

Le sacrifice de la Grèce fit gagner aux Alliés le temps nécessaire, indispensable à leurs préparatifs. Si les ailes de la Victoire fléchirent un instant, l'aurole de gloire est et restera notre inaliénable trophée.

Le bilan de l'année écoulée fut lourd et cruel: sacrifices, épreuves, privations, morts. A ces sacrifices de toutes sortes qu'a exigés et continue d'exiger le service de la Patrie, l'Hellénisme d'Egypte participe lui aussi de la totalité de ses forces.

Ici où nous sommes, où des rives de notre chère Patrie le zéphyr nous apporte l'écho des souffrances de nos frères, mais en même temps les clameurs guerrières des nouveaux chefs et chefs d'armes, où les flots bleus de la Méditerranée annoncent, en se brisant, les exploits héroïques des brûlotiers d'aujourd'hui, vous aussi avez montré que l'Hellénisme d'Egypte «s'il sait vivre sait également mourir».

Les glorieux morts d'Alamein et du Désert Libyque n'auront pas longtemps à attendre le nouveau Simonide qui fera vivre éternellement ce souvenir: que là aussi, des Grecs sont morts «Pour obéir aux ordres de la Patrie».

Quant à vous, les femmes grecques, vous avez montré que votre coeur est plein d'amour et de tendre dévouement qu'il sait adoucir les souffrances des combattants et suppléer, autant que faire se peut, la sollicitude maternelle.

Et vous aussi, tous les autres, vous fufes jeunes et robustes, vous avez accompli les devoirs qui vous incombaient. Votre contribution multiple et précieuse, dans ce combat, rappelle l'abnégation des premiers membres de l'Hétairie.

Aussi profilerai-je de cette occasion solennelle pour vous exprimer à tous mes chaleureuses félicitations pour la manière dont vous avez participé à cette lutte pour la défense de nos biens les plus sacrés, avec la certitude que vous ferez de même à l'avenir, et vous dire que je suis fier de représenter, auprès de vous, notre Autorité suprême.

Le Président du Conseil de ce pays ami qui, avec une entière compréhension des épreuves que nous traversons nous comble des bienfaits de sa noble hospitalité, a bien voulu adresser aux Alliés se trouvant en Egypte, à l'occasion des fêtes, un chaleureux message. Je suis sûr que ce message du peuple Egyptien, exprimé par la voix de son chef national Nahas Pacha, vous a tous particulièrement émus, et que j'interprète fidèlement votre sentiment unanime en disant que les sentiments de solidarité mutuelle, d'espoir et de foi exprimés envers nous sont réciproques et partagés du fond du cœur.

Nous autres, Grecs, n'avons jamais perdu espoir, même aux heures sombres du passé. Mais aujourd'hui, en ce début de 1943, nous nous sentons plus que jamais encouragés par les nouvelles d'heureux augure qui nous viennent de tous les fronts, sur chacun desquels, fût-ce sous un drapeau allié nos frères combattent héroïquement, se distinguent, meurent. Nous sommes partout présents, poursuivant effectivement la lutte sous tous ses aspects, au côté de nos Alliés, avec la conviction que nous avonons constamment vers la libération, que nous marchons vers la réalisation totale de nos aspirations si raisonnables, si modérées et si justes.

Avec cette même conviction, redoublez d'efforts, vous aussi. Tenez ferme. Tenez courageusement et soyez sûrs que le jour est proche où nous nous réunirons pour célébrer la victoire.

Vive les Communautés Helléniques d'Egypte.

\* \* \*

Des applaudissements prolongés couvrirent les dernières paroles du Ministre de Grèce et des ovations enthousiastes pour la Nation, pour S.M. le Roi des Hellènes, l'Armée de terre, de mer et de l'air retentirent de toutes parts.

Ainsi prit fin une belle manifestation patriotique qui restera gravée dans toutes les mémoires.

### **A la Délégation de la France Combattante**

A l'occasion du Nouvel An, le Comité National Français du Caire célébra une messe consulaire à l'Eglise St.-Marc de Choubra. La cérémonie était présidée par M. le Baron de Benoist, délégué du général de Gaulle en Egypte, assisté de M. le Baron de Vaux, délégué-adjoint de M. Jouguet, président du Comité National Français de M. Boniteau, vice-président du C.N.F. du général de Larminat, Commandant des forces françaises du désert occidental et du commandant May, Chef de la mission militaire française en Egypte.

A l'issue de la cérémonie religieuse, une réception fut donnée au siège de la Délégation de M. Pierre Jouguet, dans une magnifique allocution, exposa la situation actuelle de la France en ces termes:

L'heure approche où, dans sa souveraineté déjà confirmée par une ré-

sistance souterraine mais irrésistible, la France décidera de ses destinées, d'abord dans une guerre ouverte, puis dans l'éclair d'une victoire qui dissipera tous les nuages sanglants que les mensonges des ambitieux, la trahison des sages, la perfidie de l'ennemi, les intrigues des politiques auront, pendant trois ans, vainement accumulés. Et quand nous sortirons de ce cauche-



M. le Baron L. de Benoist représentant du Général de Gaulle en Egypte.

mar, on verra que les paroles d'espoir que nous vous disions l'an dernier à la même date devaient nous apparaître aujourd'hui comme des paroles de certitude, car dans l'univers attentif aux ondes mystérieuses, qui sont comme



M. Pierre Jouguet  
Président du Comité National Français

le frisson de la profonde émotion des peuples captifs, des milliers de radios claironnent les étonnants succès des armes alliées...

Du fond lointain de la steppe russe monte vers nous le roulement tumultueux des armées soviétiques en marche. Comme le souffle puissant qui remplit la poitrine de ses sublimes chanteurs, un rude idéal de palingénésie révolutionnaire exalte le cœur de ce grand peuple. Dans son rêve candide et violent de forger sous son marteau brutal son bonheur et celui de l'humanité, son héroïsme s'enflamme pourtant plus que jamais aux appels traditionnels de la patrie, et, après avoir reculé pas à pas pour épuiser les fureurs organisées de l'ennemi en gardant les positions essentielles, il précipite maintenant ses masses innombrables et disciplinées par une stratégie lucide dans des offensives de grand style qui livreront enfin les cadavres nazis aux blancs linceuls des neiges vengeresses. Et que dirons-nous, maintenant, de «notre bonne et fidèle alliée l'Angleterre»? Au nom de l'Angleterre est-il encore des Français l'esprit et le cœur obnubilés par de vieux chapitres de manuels périmés, ou des phrases de propagande germanique pour tenir leurs regards baissés et leurs lèvres closes?

France, trop familière avec les désastres, mais d'un cœur égal à tous les triomphes...

Quand, au fracas des derniers canons, tu soulèveras, hagarde, la dalle du tombeau où les traitres ont voulu te sceller, et que tu chercheras tes libérateurs, tu verras venir vers toi ceux de Koufra, de Mourzouk, de Keren et de Bir-Hakeim, couverts de sang et de poussière, mais le visage transfiguré.

Ils seront tous là, les vivants tout chauds encore de l'ardeur des combats et ceux qui auront reçu le mortel baiser de la gloire immortelle.

\* \* \*

Le Baron de Benoist, à son tour, après avoir demandé à tous les Français de demeurer «plus que jamais tranquilles assurés de la grandeur immanente de la France», remercia le gouvernement égyptien, au nom de la France Combattante, d'avoir reconnu le mouvement. Voici les principaux passages de sa belle allocution.

C'eût été bien mal nous connaître, parce que le flot germanique a maintenant submergé toutes nos provinces en nous séparant complètement de tous ceux qui nous sont chers, parce que notre empire — préservé, lui, de l'invasion — a pu paraître momentanément disjoint, c'eût été bien mal nous connaître que nous avoir cru capables de laisser vaciller notre confiance en nous-mêmes et en notre pays capables d'avoir donné prise à l'abandon ou au désespoir...

Ici même, en cette Egypte hospitalière et amie, le gouvernement n'a pas voulu que, combattant pour une cause si noble, nous demeurions inconnus de lui et vous vous joindrez certainement à moi dans la nouvelle expression de notre gratitude pour le té-

moignage de fidèle amitié qu'il nous a donné à cette occasion...

Mes chers compatriotes,

Je suis sûr d'être votre interprète en priant S.M. le roi Farouk de vouloir bien agréer les vœux profondément respectueux et dévoués que la colonie française d'Egypte forme pour sa personne et son pays...

J'ai à cœur, en terminant, d'associer à nos vœux les représentants des colonies syrienne et libanaise et les amis de la France qui sont venus se joindre aujourd'hui à nous. Leur constant attachement nous touche profondément et nous n'oublierons pas les témoignages qu'ils n'ont tous, cessé de nous donner de leur fidèle amitié.

Le gala de musique et de danses d'Espagne organisé par l'active Mai-

### A la Légation de Tchécoslovaquie

La veille du Nouvel an, le Chargé d'Affaires de Tchécoslovaquie, S.E. M. Benjamin Szalatnay-Stacho, a adressé à ses compatriotes dans la patrie opprimée par la radio, depuis le Caire, l'allocution suivante:



S.E. M. Szalatnay-Stacho  
Chargé d'Affaires de Tchécoslovaquie

Au seuil de l'an nouveau, je vous exprime au nom de tous les compatriotes d'Egypte les vœux les plus cordiaux.

Nous sommes dans la 4<sup>me</sup> année de la guerre luttant ardemment pour la défense de nos précieuses valeurs morales et humains. Fidèle à ses traditions, notre petite nation lutte bravement contre l'agresseur, contre une nation qui fut jadis considérée comme grande.

Tout comme David sut abattre Goliath, de même pourra finalement être

vaincu l'ennemi monstrueux et notre petite nation en sortira victorieuse comme le fit Hercule.

Il y a de petites, de grandes et de très grandes nations. Mais, comme disait notre Président Masarqk, il se peut que de grandes nations deviennent relativement petites. Par contre, de petites nations peuvent devenir grandes.

Et voici, l'ennemi en retraite sur tous les fronts. Les derniers vestiges de l'armée de Rommel seront forcés sous peu de quitter le continent africain grâce à l'active participation de nos soldats. Notre allié russe refoule puissamment l'armée allemande en fuite qui a pourtant voulu être considérée invincible. Ainsi vous voyez de même que les empires Assyrien, Babylonien, Perse et Romain disparurent, de même au Moyen Age l'expansion du grand conquérant d'Europe Soliman le Grand fut arrêté, de même dans la dernière guerre mondiale l'empire Austro-Hongrois s'est éteint, ainsi vient de disparaître le nouvel empire Romain encore dans sa coquille et le même sort ne tardera pas à frapper le III<sup>me</sup> Reich de Hitler.

Dans les guerres Hussites, notre chef militaire, Fiska a aiguillonné notre âme nationale et plus tard les Frères Tchèques furent les interprètes de l'humanisme. Aujourd'hui, nous luttons pour les mêmes idéaux une organisation démocratique de notions éclairées et réellement civilisées sera créée à nouveau en Europe. Car seulement une telle communauté politique est viable dans laquelle la nation est prête à vivre.

L'Allemagne sera soumise à un protectorat international. Ainsi il lui sera à l'avenir impossible de nuire à ses voisins.

Ne faibliez pas dans votre confiance en notre victoire finale.

N'ayez pas peur disait notre Président Libérateur. Notre cause est juste. Résistez sans crainte à votre propre manière à toute violence nous dit notre président Dr. Benes. Car la violence n'est pas la force. Ne vous soumettez pas, car cela ne ferait qu'encourager l'agresseur à de plus grandes injustices. Cette lutte est pour chacun de nous une cause sacrée, le salut de notre pays étant en jeu.

De cœur avec vous nous vous souhaitons comme à nous pour le Nouvel An un proche revoir dans notre pays libéré.

Prions Dieu pour l'aide et espérons en Lui, car avec Lui nous serons victorieux.

### A la Légation Royale de Yougoslavie

Le Général Michailovitch, Ministre de la Guerre yougoslave et commandant en chef des forces armées yougoslaves, de son Quartier Général, «quelque part en Yougoslavie» a adressé le message suivant par Radio:

«Un an et demi se sont écoulés depuis que nous avons pris la résolu-

tion d'exterminer les envahisseurs du sol yougoslave. Quoique isolés dans nos montagnes, nous n'avons pas perdu le rythme de notre départ dans le combat contre un ennemi supérieur et fort. Notre esprit de combat est basé dans notre traditionnel amour de la liberté et de notre foi inflexible de la victoire finale de nos alliés. La victoire de la juste cause des Nations Unies.

«Nos espoirs ont été finalement réalisés malgré le changement des événements de la guerre en 1942. L'année nouvelle commence avec de grandes défaites de l'axe, signe précurseur de la victoire finale de nos alliés. Ces défaites ont été reçues avec grand enthousiasme dans le cœur du peuple serbe, et de tous les patriotes, croates et slovènes.

« Craignant un soulèvement général en Yougoslavie dans le cas d'une défaite italienne, l'Allemagne a envoyé récemment trois autres divisions dans nos régions, portant ainsi le total à 9 divisions allemandes. Les Italiens ont 18 divisions stationnées en Yougoslavie. Les Bulgares 7 et les Hongrois 6. Cependant, l'axe ne se sent pas en sécurité dans notre pays. Deux divisions furent recrutées parmi les membres des minorités allemandes, alors que les troupes d'oustaçhs croates harcèlent l'armée yougoslave placée sous mon commandement.

«En outre, en désespoir de ne pouvoir arrêter notre résistance, l'ennemi use de moyens de représailles contre les innocents sans défense des populations serbes. Les actes des nazis se portent sur l'extermination systématique de la nation. Le général Bader, commandant des forces allemandes en Serbie, adopte des mesures drastiques inhumaines contre les combattants yougoslaves actuellement prisonniers des Allemands. Quoique des soldats réguliers yougoslaves combattent pour la libération de leur patrie, ils sont fusillés sitôt capturés. Les Allemands tuent aussi nos blessés. Pour chaque soldat nazi tué ou porté manquant, le général Bader ordonne de fusiller de 50 à 100 innocents.

«Je souhaite attirer l'attention du général Bader du fait que le jour de son jugement n'est pas lointain. J'avertis ce général que s'il continue d'user d'aussi sauvages représailles je tiendrai les mêmes mesures que lui sur les soldats allemands et membres des minorités allemandes en Yougoslavie.

«L'ennemi et ceux servant sous son ordre dans ce pays sont aujourd'hui sur le cratère d'un volcan yougoslave lequel les engloutira rapidement quand le moment décisif viendra. Jusque là, les combats se poursuivent en Serbie, en Bosnie, dans le Monténégro et en Slovaquie.»

### A la Communauté Hellénique du Caire



M. Theodore Cozzika

Aux récentes élections communales de la colonie hellénique du Caire M. Th. Cozzika a été élu Président de la Communauté.

Cette désignation consacre l'activité le patriotisme et l'esprit civique d'une des figures les plus marquantes de la colonie grecque d'Egypte, M. Th. Cozzika, dont le nom même est synonyme



Mme Amy Kher  
auteur de «Mes Socurs»  
(Voir copie-rendu à la page 24)

de philanthropie. Animateur généreux de toutes les oeuvres sociales helléniques et égyptiennes, M. Th. Cozzika apportera sans doute aucun à la gestion des affaires de sa communauté, toutes les ressources d'une personnalité ferme et agissante douée de toutes les qualités morales et patriotiques si nécessaires dans les circonstances présentes.

### A l'Institut d'Egypte

Nous apprenons avec plaisir que S.E. le Dr. Taha Hussein Bey, Conseiller Technique du Ministère de l'Instruction Publique au Caire et Recteur p.i. de l'Université Farouk I à Alexandrie a été élu à la Présidence de l'Institut d'Egypte, la plus haute société scientifique de ce pays.

Le Prof. Pierre Jouguet, de l'Institut de France et le Dr. E. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités Egyptiennes ont été élus Vice-Présidents de cette Société, cependant que M. G. Wiet, Directeur du Musée de l'Art Arabe, M. E. Minost, Directeur du Crédit Foncier Egyptien et M. Ch. Kuentz, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, ont été respectivement élus Trésorier, Bibliothécaire et Secrétaire Adjoint de la savante Compagnie.

### Un message du Dr. Taha Hussein Bey La Municipalité d'Alexandrie



M. Taha Hussein Bey

Adressant un message à la Municipalité d'Alexandrie l'éminent professeur écrivait, il ya quelques jours.

«La généreuse contribution de la Municipalité d'Alexandrie à l'Université Farouk Ier, a été fort appréciée dans tout le pays. Cette contribution

ne manquera pas de renforcer les liens qui existent déjà entre la nouvelle université et la Municipalité. L'influence de la nouvelle institution restituera à Alexandrie son prestige passé».

### An Parti Libéral-Constitutionnel

Au cours de sa dernière réunion le Comité Directeur du Parti-Libéral Constitutionnel a appelé S.E. le Dr. Hussein Heykal Pacha, à la présidence du parti, vacante depuis la démission de S.E. Abdel Aziz Fahmy Pacha.



S.E. Dr. Hussein Heykal Pacha

Le Dr. H. Heykal Pacha qui appartient de longues années à la grande famille de la Presse, puisqu'il dirigea les destinées du quotidien Arabe «Al Siassa» est une des plus grandes figures intellectuelles de l'Egypte moderne. Il fut à plusieurs reprises Ministre de l'Instruction Publique et son passage y laissa le plus heureux souvenir. Le Dr. H. Heykal Pacha est aussi un styliste et un écrivain réputé dans le monde des lettres arabes par ses nombreux travaux littéraires qui comportent des études sur «Mohamed», «El Saddik Abou Bakr», «Jean-Jacques Rousseau», «Traductions Egyptiennes et Etrangères», «La Révolution de l'Esprit», etc.

**Si notre effort vous  
interesse, abonnez-vous  
sans tarder**

### Les activités de la Société des «Amis de l'Art»

Malgré les difficultés de l'heure présente, la Société des Amis de l'Art n'a pas ralenti le rythme de ses activités. Elle a établi pour la saison 1943 un vaste programme de manifestations artistiques dont nous vous donnons ci-dessous un bref aperçu.

Une Exposition des oeuvres nouvelles du Capitaine Simon Elweis se tiendra pendant la seconde quinzaine de Janvier au Grand-Palais de la Société Royale d'Agriculture à Gezireh, Simon Elweis, membre de la Royal Academy de Londres, a été surnommé le «Peintre des Rois» et vient de faire le portrait de S.M. la Reine Farida.

En même temps que ses oeuvres, la Société exposera aussi celles d'Abdel Pann, le «peintre de la Bible», de réputation internationale, dont les peintures figurent aux Musées du Luxembourg et de la Guerre à Paris, à l'«Art Institute» de Chicago et au Musée National de Jérusalem.

En Février se tiendra, toujours au Grand Palais, le Salon de la Photo, qui comprendra une section de photographies de guerre présentées par le Bureau Américain d'Information.

En Mars auront lieu deux Expositions des Professeurs et des Elèves des Ecoles artistiques suivies d'une Exposition au Musée de l'Art Arabe des inestimables Miniatures persanes de la collection de S.E. Chérif Sabry Pacha. M. Wiet, Conservateur du Musée, fera la présentation de cette Exposition qui durera du 25 Mars au 1er Avril.

Le 8 Avril s'ouvrira au Grand-Palais de Gezireh le 23ème Salon du Caire, qui cédera en Mai la place à l'Exposition des Arts Appliqués dont l'organisation est confiée à Mohamed Hassan Bey.

Un beau programme pour lequel la Société des «Amis de l'Art» doit être hautement félicitée.

### Une Exposition des Industries en février prochain

Le Ministère du Commerce et de l'Industrie a décidé d'organiser pour le mois de février prochain, au Palais de la Société Royale d'Agriculture, une grande exposition industrielle et, tout spécialement, des industries nouvelles nées pendant la guerre.

Des films cinématographiques seront projetés, montrant l'évolution de ces industries.

A ce propos, S.E. Mtre. Mahmoud Soliman Ghanam, ministre du Commerce et de l'Industrie, a décidé d'encourager l'initiative inventive chez les Egyptiens et, pour cela, il a donné l'ordre de réserver un emplacement spécial dans la prochaine exposition aux inventions et aux recherches techniques particulières.

### Le Concours Betsy Stross de Composition musicale

Le Comité du Concours Betsy Stross rappelle aux musiciens d'Egypte que la dernière limite pour l'envoi de leurs compositions approche. Le Concours est divisé en deux parties: l'une réservée aux compositions européennes et l'autre à la composition arabe.

Deux jurys différents, choisis parmi les musicologues les plus distingués d'Egypte, jugeront les oeuvres soumises. Deux prix seront accordés à chaque concours, l'un de L.E. 40 et le second de L.E. 25. Les meilleures oeuvres non primées seront exécutées en public.

Ce Concours, placé sous la présidence d'honneur de S.E. le baron Van Horn n'est qu'une des nombreuses manifestations organisées par l'inlassable Comité de la Maison des Arts, qui mène au Caire le bon combat, au nom de la Musique et de l'Art.

### Chez Mme. Amy Kher

A l'occasion de l'Exposition de Peinture que M. Abel Pann avait organisé à la Sté. Royale d'Agriculture, sous les auspices de la Sté. des Amis de l'Art, Mme Amy Kher offrait l'autre samedi une brillante réception à ses amis pour rencontrer le célèbre artiste palestinien.

M. Abel Pann eût ainsi l'occasion de faire connaissance avec une élite intellectuelle et artistique déjà familière de son oeuvre et de son talent et on ne saurait assez remercier Mme Kher de sa gracieuse initiative et de l'amitié de son accueil à l'égard de tous ceux qui partagent ses affinités et le haut idéal vers lequel elles s'exercent.

### Une mission scolaire féminine chinoise

Une mission scolaire, composée de cinq demoiselles chinoises, arrivera prochainement au Caire.

Ces jeunes demoiselles, de religion musulmane, avaient l'intention de se faire admettre dans une faculté de l'Université d'El-Azhar pour étudier la langue arabe et la religion musulmane. Mais la chose n'ayant pas été possible, elles seront admises à l'Université Fouad 1er où, en plus des études universitaires, elles prendront des leçons spéciales de religion.

Une fois rentrées en Chine, ces demoiselles enseigneront à leur tour la religion à leurs compatriotes et seront attachées comme «mams» aux mosquées réservées aux femmes.

### Hôtes d'Egypte

— M. Elie Krause, le populaire directeur de la grande école d'agriculture de Palestine, Mikveh Israël, est arrivé pour un court séjour en Egypte.

### Dans la Presse

#### La Semaine Egyptienne à 17 ans

Avec le numéro de Noël *La Semaine Egyptienne* marque son entrée dans sa 17ème année d'existence.

Malgré les difficultés de l'heure, le coût grandissant de toutes les matières premières, et la dispersion en Europe d'une partie de son équipe LA SEMAINE EGYPTIENNE s'est efforcée de maintenir ce souci de présentation et de tenue qui ont, dès le début, marqué et affirmé la qualité de sa publication ainsi que l'idéal qu'elle se proposait de soutenir dans le domaine de la Pensée et de l'Esprit.

Au seuil de cette nouvelle année d'activité LA SEMAINE EGYPTIENNE formule l'espoir de la voir couronnée par une restauration victorieuse des valeurs et des principes qui seuls assurent la dignité, la continuité, et le progrès de la condition humaine.

### Le Progrès Egyptien

LE PROGRES EGYPTIEN, l'excellent quotidien de langue française vient de fêter son troisième anniversaire de naissance.

Nous présentons à cette occasion à notre jeune confrère et à son Rédacteur en chef M. G. Dardaoud nos voeux pour le succès grandissant de leur entreprise.

### Al Balagh

Notre confrère de langue arabe «*El Balagh*» organe indépendant, a célébré le 21ème anniversaire de la fondation. *El Balagh* a paru pour la première fois le 28 janvier 1923 sous la direction de feu S.E. Abdel Kader Hamza pacha.

Nous présentons à notre confrère nos meilleurs voeux.

### Sphinx

Depuis la semaine dernière le Satyrique hellène «*Sphinx*» est entré dans sa 40ème année. Durant cette longue période son Directeur M. Constantin Romanos a vécu toutes les phases de l'histoire de l'Egypte et de la Grèce enregistrant avec une verve inépuisable soit par sa plume soit par le crayon les événements de l'actualité quotidienne.

En adressant nos voeux à notre excellent confrère et ami nous lui souhaitons un avenir prospère et de nouveaux lauriers.

**Demandez partout  
nos numéros  
sur**

**STEPHANE MALLARMÉ  
et sur**

**le peintre JEAN DOUKAS**

# CHRONIQUE DES LIVRES

Ivo BARBITCH— *Rivages du Sommeil* (poème).  
Aux Editions de la Semaine Egyptienne, Le Caire.

Un poète nous vient des rivages du Sommeil. Ce qu'il chante est pareil à des fleurs cueillies dans la nuit. Il nous faudra attendre l'aube et la blancheur des formes pour connaître la beauté de ces calices où peut-être a-t-il recueilli les larmes les plus brûlantes de la joie.

Qu'importe que seul un miracle fait saigner sa mémoire! Ce miracle nous suffit pour accepter l'offrande onirique du poète. Écoutons cette voix qui chuchote des secrets, des promesses, et qui est non seulement pure comme un chant magique, mais encore pleine de ferveur comme une prière, mais encore tremblante de douceur comme celle de l'enfance.



Ivo BARBITCH

Une transparence où bruissent des ailes nous fait apercevoir le mirage que le silence a mis dans ses yeux. Le poète se retrouve soudain délivré des chaînes de soleil. Le temps s'effeuille autour de lui comme un arbre nocturne. Tout devient éblouissant dans le silence de sa nudité. Le sang, les astres, la mer, la vie, avec toutes ses images de chair et de lumière se mêlent sous la voûte de songes pour recomposer les dalles du sommeil. Alors tout reprend son aspect familier aux yeux du poète. Les mots deviennent semblables à des lampes qui veillent:

- « Tous les mots sans mémoire
- « Si claire de vérité
- « Qu'on ne sait lorsqu'ils chantent
- « Si c'est encor la terre
- « Si c'est toujours l'espace
- « Ou bien cette lumière
- « Secrète de la nuit.

On sent dans ces vers la présence vigilante de quelqu'un qui veille à son propre sommeil. Il y a là un doublement magique. Mais les reflets de cet assoupissement ne cessent de «blesser» d'extase et d'apparences» le corps de celui qui attend la lumière. Mais la délivrance est proche, et les «couleurs reviennent du plus profond de l'être», de sa réalité la plus intérieure.

Chacun de ces poèmes est une image reflétée par le miroir du sommeil. Mais si ces images multiples ne forment pas une projection de vie quotidienne, par con-

tre elles créent une vie nouvelle, un monde nouveau où le rêve éclate comme un beau fruit de l'âme sous le ciel du sommeil éveillé. Le poète voit accourir vers lui les songes. Un à un ils se rangent autour de lui, dans l'angoisse essentielle de son univers, et c'est alors le kaleidoscope nocturne sur les vitres captives. Tant de visages! Tant de voix chuchotantes! Mais un seul visage fait le miracle pour le poète. Une seule voix lui dit la légende éternelle de l'amour.

- « Ce songe fait de joie
- « Sourit à mon sommeil
- « Me parle avec la voix
- « Des astres dispersés
- « Il erre dans ma vie
- « Tresse mes regards
- « De ferveur de lumière
- « Me donne ce collier
- « Aux étranges murmures
- « Qui fait trembler la mer.

Ces confidences sont celles d'un voyant. Ivo Barbitch compose ses poèmes comme s'il accomplissait un rite. Il sait transfigurer le monde visible. Il lui arrive d'attendre aux rivages du sommeil en recréant chacun des instants qu'il a vécu dans le réel, en faisant résonner dans le cristal des mots toute l'immense promesse d'un chant immortel. Désormais tout sera simple pour ce poète. Dans un monde qui semblait imprévisible il retrouvera son enfance, cette ferveur fragile qui nous approche tant du mystère des saisons mortelles. L'amour des formes prendra à ses yeux l'image des enfants. Tout ne converge-t-il pas vers la destruction de l'être par la connaissance de l'univers? Mais sur la courbe matinale de la simplicité quelques points d'espace auront gardé ce temps de fraîcheur et de joie divine, ce temps captivé par nos âmes sur les rivages infinis du Réveil.

ARSÈNE YERGATH

AMY KHER:- *Mes Sœurs* (volume, Edit. Le Caire).

L'homme marié parce qu'il connaît assez bien une femme et parce que celle-ci lui explique les femmes, a sur la vie des idées plus profondes et plus justes que Don Juan» remarque André Maurois dans un des plus beaux chapitres de ses «Sentiments et Contumes». Il n'y a rien de cruel pour l'amour-propre masculin dans cette constatation. Témoin le roman de Mme Amy Kher, qu'un psychologue professionnel aurait peut-être écrit aussi bien, mais certes pas avec autant d'acuité, d'émotion, et de réceptivité. En trois nouvelles où son condensées les moeurs familiales et les traits affectifs de trois femmes d'Égypte: une Libanaise, une Copte et une Musulmane, d'honorable et solide souche bourgeoise, Mme Kher conduit son lecteur au sein d'un Orient européenisé en apparence, mais encore proche de l'empreinte du harem par l'ascendant social que l'homme y exerce. Ce qui pour elle est sans mystère parce qu'elle a observé ces êtres avec des yeux de l'âme, n'en garde pas moins une profonde et douloureuse résonance humaine, car les tempéraments qu'elle évoque recèlent, sous la réserve traditionnelle, les passions les plus violentes, les plus entières, en même temps que les plus déconcertantes, comme tout ce qui est soumis à la fatalité de l'Amour. Aussi bien ceux qui admirent le talent nuancé et sensible de Mme Kher et sa connaissance du coeur féminin et de ses imprévisibles réactions lui sauront-ils gré d'avoir traité un thème de cette ampleur. Sous le titre significatif de «MES SOEURS» qui réunit dans une même communauté de joies et de souffrances, d'espoirs et de détresses, le cycle du destin de toutes les femmes, quelle qu'ait leur filiation ethnique; elle a écrit une oeuvre qui rehausse son apport aux lettres françaises d'Égypte et qui classe surtout son nom au tout premier rang des chroniqueurs contemporains de l'âme orientale.

A. SHUAL

## Les Conférences

**EN ÉCOUTANT...****M. P. EPAULARD**

Nous sommes heureux de publier un extrait du texte d'une remarquable conférence que M. Epaulard a donné récemment à Alexandrie sur «*Le Savoir & Le Travail*».

Avant tout, je vous présente mes plus sincères excuses de ne pouvoir madresser à vous autrement que dans ma langue maternelle. Habitant l'Égypte depuis bien des années, j'aurais dû, théoriquement, pouvoir m'exprimer dans votre si belle et si riche langue. Malheureusement, dans la pratique, votre exquise hospitalité cherche à éviter toute peine à vos hôtes et lorsque, comme c'est mon cas, l'hôte n'est ni bien doué pour la philologie, ni pressé par l'absolue nécessité, il remet au lendemain; les années passent et la lacune lui devient de plus en plus sensible. Il n'a plus alors qu'une ressource, celle que j'emploie, et qui est d'en appeler à l'indulgence de ses auditeurs.

Je dois encore, avant d'aborder mon sujet, vous dire que celui qui vous parle est un confrère et un aîné qui a fait sensiblement les mêmes études que vous, mais il y a près de 40 ans, dans les Ecoles Supérieures de Commerce de France. C'est donc un camarade qui parle à des camarades pour les faire profiter de quelques remarques faites au cours de sa carrière. Et c'est un camarade qui est convaincu, par sa propre expérience, de l'excellence de la formation procurée par de bonnes études commerciales dont il continue, malgré tant d'années écoulées, à bénéficier en bien des circonstances. En résumé, il est dit dans le livre de la Jungle de Kipling: «*Nous sommes du même sang vous et moi*».

Vous allez donc, j'en suis certain, me prêter une oreille amicale et je vous remercie d'avance de votre bienveillante attention.

Avez-vous eu dans votre programme un cours d'Économie Politique? Je pense bien que oui et que vous y êtes beaucoup intéressé, surtout dans la partie qui traite des rapports du Capital et du Travail. Question de brûlante actualité et objet de contraverses passionnées où très souvent, trop souvent même, la politique pure domine l'économie. Problème dont le monde actuel est angoissé et dont l'importance est si grande, que les régimes les plus dictatoriaux, les idéologies les plus brutales se couvrent de ce pavillon pour dissimuler leurs fanatismes, leurs appétits de conquête et leur soif de domination. Chacun d'eux se targue de régler ou d'avoir réglé les droits et les devoirs respectifs du Capital et du Travail. Ils ont bien de la chance. Vous n'en croyez rien. Moi non plus. Et ce n'est pas à ce problème que j'ai l'intention de m'atteler ce soir avec vous.

Je m'en servirai cependant pour vous signaler qu'il y a un troisième

élément à considérer c'est le «*Savoir*».

Après tout c'est cependant d'une belle simplicité; si quelqu'un veut «*s'établir*» comme on dit, par exemple repasseur, il lui faudra un capital, si petit soit-il, lui appartenant en propre



M. P. EPAULARD  
Directeur du Crédit Lyonnais

ou emprunté, peu importe, pourvu que ce soit l'argent nécessaire à son installation: fers à repasser, fourneau, combustible, agencement, etc... Il lui faudra ensuite fournir un rude travail, c'est-à-dire beaucoup transpirer pour repasser le linge et contenter les clients. Mais que lui faudra-t-il surtout, avant toute chose, semble-t-il, car enfin l'argent cela s'emprunte et le travail se paye.

Tenez, supposez une minute que je vous dise: j'abandonne mon métier et demain je m'établis repasseur. Pourquoi ne m'enverrez-vous pas même un mouchoir de poche? Parce que vous aurez peur que je vous le rende, ou encore froissé de la lessive ou calciné, même si j'ai dans mon capital un fer du dernier modèle même si j'ai fourni sur votre mouchoir un travail épuisant, suant sang et eau, me brûlant les doigts et la figure... Non, tout cela vous importe peu, mais vous savez que je ne sais pas repasser et, pour que je puisse vous demander de me confier à moi, repasseur de demain, même un seul de vos mouchoirs de poche il me faut avant tout SAVOIR repasser.

Voilà donc le SAVOIR en sa vraie et bonne place qui est comme vous le voyez, d'importance. Je n'ose pas dire que c'est la première parce que, comme nous sommes tous ici plus ou moins diplômés, si nous continuons à nous persuader de notre excellence, nous risquons de nous gonfler d'or-

gueil et de sortir d'ici en bombant le torse pour aller en droiture chez nous employeurs respectifs demander qu'on double nos traitements.

Aussi bien, mon intention n'est pas de traiter des mérites respectifs des capitalistes, des travailleurs et des techniciens.

Il ne s'agit nullement dans mon esprit de rapports ou d'oppositions entre des personnes différentes, car tel n'est pas le but de cette causerie. Je vous en prie ne mettez pas en scène en imagination: LE CAPITAL sous la forme de l'employeur exigeant et rapace. LE SAVOIR sous la forme du technicien diplômé aigri et prétentieux. LE TRAVAIL sous la forme de l'ouvrier imprévoyant et turbulent.

Je ne veux parler ici que de l'équilibre, que de l'harmonie à rechercher entre des qualités qui, autrefois, du temps du commerce personnel, de l'artisanat, de l'industrie familiale, devaient forcément se trouver réunies dans la même personne pour sa réussite:

SAVOIR son métier.

Y risquer de l'argent c'est-à-dire UN CAPITAL.

Y TRAVAILLER de tout son cœur pour réussir.

En somme, si j'osais donner à ma pensée la forme de ces devises en trois termes qui font image et frappent la mémoire, je dirais que la devise du commerce serait: «*Risquer, Savoir et Travailler*».

Revenons à l'exemple simpliste de notre repasseur. Que lui faut-il pour réussir et prospérer? Risquer le capital de son installation, SAVOIR son métier et TRAVAILLER. Je vous mets au défi de supprimer l'un de ces trois termes et d'imaginer même une chance de réussite à l'aide des deux éléments restant. Sans fer, sans fourneau, sans combustible, sans table et sans local, c'est-à-dire sans une avance de fonds, sans risquer un petit capital, cet homme ne pourra pas repasser, il ne pourra pas travailler de son métier s'il en connaît toutes les arcanes.

Si au contraire il ne sait pas son métier, il aura beau travailler, et risquer le prix d'un outillage perfectionné, il ne sera pas repasseur pour cela.

Enfin s'il a risqué le prix d'un bel outillage et qu'il soit bon repasseur, mais s'il perd son temps à siroter des cafés, en jouant au tric trac ou à couriser des belles, le linge de ses clients ne se repassera pas tout seul.

Nous voyons donc les qualités qu'il faut réunir en un seul homme pour que cet homme puisse, à lui seul, entreprendre un commerce avec espoir de réussite. C'était la règle commune au temps où les entreprises ne dépassaient guère le cadre de la famille. C'est encore une règle fort étendue dans ce beau pays où les traditions du petit commerce, de la petite industrie, de l'artisanat se sont conservées encore si vivaces, ce qui est loin d'être un mal puisque cela permet de conserver dans une classe nombreuse, laborieuse et honnête la triple vertu conjuguée du risque, du savoir et du travail.

# LE SALON DE L'ATELIER

Le Salon de l'Atelier est bon. Rien de plus ridicule qu'une formule aussi brève pour qualifier un ensemble forcément disparate. Mais le public exige cet excès de synthèse... Si on reprend — en le regrettant — une formule qu'il aime — c'est qu'elle contient une part de vérité: ce Salon est meilleur que celui de l'an dernier; c'est tout ce que ça veut dire. L'amélioration est due à un choix plus sévère de la part du jury. A moins que — ce serait miracle — les amateurs eux-mêmes s'étant rendu compte de la faiblesse de leurs essais aient renoncé à les présenter... Donc un Salon peu encombré permettant un accrochage aéré des oeuvres, épargnant au visiteur ce découragement qui lui vient quand le bon se mélange au pire. Mais, tout en se réjouissant de la réduction des tableaux quand à leur nombre, il faut tout de même bien regretter une fois de plus que tant d'excellents peintres n'aient rien envoyé: Jullien, Bouvier, Meguerditchian, Salinas, R. de Menasse etc. et ceux qui, partis au Caire oubliant trop que l'Atelier leur dut son ancien éclat: Zorian et par dessus tous Naghi. Et Garabédian, revenu parmi nous, devrait bien penser à «rehausser l'éclat» de nos manifestations d'art.

Est-ce à dire que la sévérité du jury a été suffisante? Je ne le crois pas: les peintures d'Azzopardi, de Carmen Mellili (ainsi que ses sculptures) de Demetriou, de Germano et de Juliette Simmelidy auraient pu sans dommage être renvoyées à leurs exécutants; et encore le portrait de *Pali Roland*, qui a, pour racheter cette faiblesse, envoyé une scène de pêcheurs acceptable... On ne voit pas très bien l'intérêt que présentent les paysages de *Des Meules*: c'est bien fait mais c'est comme si l'artiste était resté complètement en dehors de son travail: il a utilisé, non sans habileté, des formules qui semblent plutôt prises à des couvertures de magazines illustrés que chez des maîtres qu'il serait recommandable d'imiter.

Les fleurs de *Marie Lian* évoquent de poussiéreux salons bourgeois; la fraîcheur des nature-mortes de *Henriette Peridés* n'est pas sassez soutenue par ce minimum de solidité que pourrait leur donner un dessin plus assuré, une ligne moins maigre, une pâte plus fournie.

La composition de *Mohamed Khalil* est trop lourdement peinte pour intéresser; dans l'envoi de *Salah el Dine* il y a un effet de soleil juste, c'est tout ce qu'on peut dire; *Georgette Kachany* fait du *Balint Pearse Arna* à une manière facile, aux empâtements cernés d'un trait tremblé, c'est très vieux jeu; l'aveugle de *Pallermans* présente de fausses audaces dans les tristes tons d'un chromo de jadis.

*Alec Antoniou*, *Sissi Cangadis*, *Viviane Condorousis* sont des jeunes chez qui les soucis techniques paraissent l'emporter sur le tempérament. Ils sont plus soucieux de «bien faire» que de s'exprimer spontanément. Ils ont la prudence, peut-être regrettable, de ne pas chercher leur originalité propre avant d'être complètement en possession d'un métier dont ils s'attachent trop patiemment à dénicher les ficelles. *Sulamit Masri* qui n'a pas renouvelé son exploit de l'an dernier serait un peu dans ce cas et aussi, c'est plus grave, *Marion de Champ*. C'est plus grave, car pour ce qui est du métier, elle le possède pleinement désormais, cette artiste. Ce qu'elle fait est d'une admirable propreté: la ligne est **correcte**, les volumessuffisants les harmonies accordées comme convenu; une pâte assez riche, une facture ferme et avec tout ça rien, absolument rien de ce qui fait l'artiste véritable: ni flamme, ni vie, ni émotion, pas d'audace, pas de personnalité, rien qui vienne sauver de l'ennui cette perfection glacée. Contrairement à ce que ferait supposer cette peinture très genre vieille dame, il paraît que l'artiste est jeune. Il n'y a donc pas à désespérer. Une brusque révélation viendra peut-être un jour permettre à cette jeunesse de s'exprimer et de

se libérer des entraves d'un métier si bien appris qu'il a fait de l'âme l'esclave de la main.

Tout à l'opposé voici des toiles que l'insuffisance du métier n'empêche pas de rendre intéressantes car l'âme y est; une émotion toute naïve s'y lit. Qu'importe les tons lourds et les innombrables maladresses du portrait de *Rosa Salt* puisque l'absence de savoir l'a poussée à une application d'où, en toute ingénuité se trouve être sorti le plus vrai des primitivismes? — comme est aussi celui de *Geo de Toledo*.

Et maintenant *Richard*: on pouvait penser, l'an dernier, qu'il faisait fausse route en s'essayant à un divisionnisme qui barrait le libre cours de ses dons naturels. On se disait, il en sortira et se retrouvera lui-même après ces tentatives vers une peinture savante pour laquelle il n'est pas fait. Eh bien non! il a été tenace et il a su ne pas se perdre dans cette technique nouvelle. C'est bien la preuve que le sentiment peut tout sauver. *Richard* dispense dans un bouquet de fleurs des diaprures vraiment inspirées dont ses nouvelles découvertes lui ont permis d'accentuer, sans lourdeur, le chatoiement. Mais pourquoi s'obstine-t-il à placer dans ces compositions des éléments qui exigeraient de la ligne et des volumes pour être rendus? une statuette, une coupe dont le dessin est si misérable, les formes si grêles que la réussite de l'ensemble en reste très gravement compromise?

Notons en passant que *Doukas* n'a pas jugé bon de sortir le meilleur de son atelier; que *Marcelle Arcache Bouvier* renouvelant avec bonheur ses exploits de l'an dernier ne fait, pourtant, que se redire et ouvrons le chapitre des nouveaux venus — ou des revenants — avant d'en arriver aux habituels «supporters» de notre annuel Salon.

\* \* \*

S'il fallait désigner comme c'était l'usage autrefois, la révélation de ce Salon, il faudrait penser d'emblée à *Sebastien Gaby Kogler*. Voilà que souffle tout à coup la brise fraîche de la vraie jeunesse. L'audace chère à l'entre-deux guerres et qui sera le profond honneur de cette période, si injustement exposée au discrédit. Voilà une peinture à l'image de notre temps, un reflet de nos âmes telles que notre époque les a formées unissant en nous le goût de la solidité constructive avec la plus libre fantaisie; détachée du réel mais seulement pour en conserver les éléments qui permettent à l'artiste de le reconstruire poétiquement... tout cela pourrait faire croire qu'il y a dans la peinture de *Gaby Kogler* des prétentions bien insistantes; au contraire, l'artiste a su recouvrir de la fraîcheur la plus simple les calculs savants qui lui ont permis d'équilibrer les masses et d'harmoniser les tons, de donner à ses lignes l'assurance d'une lancée de fusées à travers le ciel...

*Suarès* représente l'extrême audace dans ce Salon qui en manque un peu trop. Sa grande composition conçue dans un état d'esprit très proche du surréalisme secoue énergiquement tant de peintres endormis au lent égouttement du bout de leurs pinceaux d'une émotion avare à s'exprimer. Pour ne rien oublier de ce qu'on peut dire de mal sur cette composition de *Suarès* convenons qu'on peut en faire remarquer sans trop de peine le côté décoratif, l'excès de volonté dans des intentions plus littéraires que picturales; ajoutons que certaines fantaisies ne sont pas suffisamment nécessitées par l'ensemble même qui les entoure, encore qu'on ne voit pas pourquoi l'artiste qui les a senties comme nécessaires n'aurait pas le droit de les placer où bon lui semble. Mais enfin voilà quelqu'un qui a compris et qui proclame bien haut (en stridences un peu aigres de certains de ses tons) les malélices de l'asservissement à l'objet; la nécessité d'adapter notre art aux renouvellements d'âme que nous impose l'époque, quelqu'un qui sent que la dose d'art à mettre dans une oeuvre dépend surtout de la spiritualité à laquelle elle par-

ticipe et que le mépris des valeurs bourgeoisement convenues est le premier article de foi d'un artiste véritable...

*John Papasian*, en dépit de progrès évidents dans sa technique ne donne pas encore tout ce qu'on pourrait attendre du tempérament si profondément artiste que ses oeuvres manifestent. Ce qu'il a donné de mieux, c'est un dessin, la chose la plus sveltement élégante de ce Salon. Puis dans un portrait il manifeste un beau mépris de toute élégance; il soutient des tons chauds les uns par les autres et les rompt de touches froides avec un bonheur ou le hasard a beaucoup trop de part. Enfin, une grande composition où les intentions sont restées à l'état de velléités. Comme c'est dangereux d'être pourvu de dons aussi divers! Comme c'est dommage d'être si insouciant dans la façon dont on les dispense: en les gaspillant plutôt qu'en se concentrant pour obtenir de leur faisceau impérieusement dirigé une mise au maximum des possibilités qu'ils contiennent!

*Vahan Hovivian* s'asservit à l'excès à la manière de Zorian. Mais, on le sent assez doué pour sortir de cette imitation. Fermes d'accent, un peu trop facilement somptueuse, ses nature-mortes ont une solidité prometteuse.

*Leon Lierman* semble plus habile que sensible et par trop peu soucieux de solidité.

*Oscar Terni* est un cas des plus curieux. Son labeur obstiné ne le laisse jamais satisfait et cette insatisfaction se voit à l'acharnement enchevêtré des zébrures qui couvrent ses toiles, aux empâtements successifs qui s'y accumulent — jusqu'à y former des boues opaques. — Esprit d'artiste anxieux, indécis? trop exigeant sur lui-même? trop incertain sur ses véritables dons? Une âme trop tumultueuse, trop compliquée pour se laisser aller spontanément à exprimer ce qu'elle ressent?

\* \* \*

Suivons maintenant l'ordre du catalogue pour passer en revue les noms qui nous restent et qui sont ceux des plus sûrs garants du succès annuel de notre Salon; ceux avec lequel le public est assez familiarisé pour s'inquiéter, non plus de leur valeur, mais de leur évolution.

*Angelopoulo*. Cet artiste, depuis plusieurs années déjà, est en possession de toutes les connaissances du métier qui font un grand peintre; de plus il ne cesse de s'interroger, et en profondeur, sur les possibilités diverses de la peinture, sur les limites de cet art, sur le fond propre à sa nature, sur ce qui lui est permis et sur ce qui lui est défendu; sur ce quel art des âges précédents a apporté à notre temps et sur la façon dont notre temps doit le continuer. A voir deux des oeuvres présentées cette année par Angelopoulo on croit deviner — non sans en avoir le coeur serré — que pour cet artiste la mission des peintres d'aujourd'hui est d'académiser les trouvailles de leurs audacieux devanciers. Il proclame (avec assez de raison) que l'on a épuisé tous les articles du catalogue des audaces. Il pense, à ce qu'il semble, que l'enseignement des musées doit se combiner avec celui des novateurs récents. Tout ce qui sort de ces théories c'est une véritable «pièce de Musée», un nu somptueux dans son morne engraisaillement tout en douceurs, tout en fondus. J'ai bien peur qu'Angelopoulo ait vu le salut de l'art en général dans un accommodement qui n'est exigé que par son propre tempérament. Il exagère les bienfaisances du bon goût; il aime trop la discrétion, le murmure, la confidence chaleureusement dite, mais à mi-voix.

Et voilà que dans un petit paysage il retrouve cette indépendance à l'égard du réel qui fait la poésie de l'art: il saisit une maison rose dans un ciel blafard au milieu d'un désert blême et il en tire une toile à la fois exquise et forte où se mélangent la notation directe et l'émotion personnelle, où la part permise au rêve est largement dispensée...

Disons tout de suite que *Cléa Badarra* penche dangereusement vers la distinction d'un apprêt tout convenu exigé par le plus risqué des genres: le portrait

mondain. Mais ce n'est chez elle qu'à l'état de tentation et cela n'empêche personne de se réjouir de ses incessants progrès. De plus en plus solides ses physiologies sont très directement significatives de l'âme des modèles; ses fleurs combinent agréablement l'éclat et l'élégance.

*Barouk* présente la toile la plus «achevée» de tout le Salon: un portrait de jeune fille, au volumes très étudiés, aux tons simplement harmonisés. Il y a plus de promesses le plus d'âme aussi, un accent plus vif dans une étude de vieille femme aux effets un peu dispersés.

*Andrée Cattin* unit le goût et l'audace. Il y a dans ses fleurs des rapports de tons à la fois si subtils et si justes qu'ils vous font exactement sur l'âme l'effet d'une note musicale tantôt lumineusement détachée sur une pâte sonore uniformément sombre, tantôt plaquée sourdement sur un ramage chatoyant.

*Kamel Moustapha*, sensible aux leçons du passé, embue de rousseurs ses paysages et ses scènes d'intérieur. On sent en lui une âme riche et tout intimement tournée sur elle-même, timide encore à s'exprimer, touchante au plus haut point.

*Mahmoud Said* a fait un nu devant un paysage sans arriver à les lier l'un à l'autre. Un portrait solide peu en matière, où les volumes pour être indiqués ont exigé un plombage exagéré du ton des chairs.

Dans la Mendiante de *Papageorges* on jouira sans réserve de la finesse du rapport des tons: elle tient du miracle. D'autant plus que dans un registre assourdi une grande variété de notes se déploie.

*Andrée Sasson* semble possédée par une sorte de rage qui pousse au noir les ombres, qui fait éclater en stridences les luminosités. Sa maternité superbement composée en jeux d'ovales savants, compliqués mais clairs est si forte d'accent qu'on en est comme gêné. Certes le peintre a le droit de faire tout ce qu'il veut à propos d'un élément quelconque, les chairs par exemple. Qu'il fasse d'un bras un jeu de volumes, mettant à bon droit la plastique au dessus du réel, soit. Ne peut-on pas pourtant lui demander de laisser dans sa création assez d'indications pour que ce qui est chair reste chair — ou du moins pour rappeler la chair vivante qui fut au point de départ de la construction raisonnée?

On aime trop cependant, chez *Andrée Sasson* cette violence si représentative de notre temps pour souhaiter, qu'elle s'apaise. On aimerait une force qui pour être moins nerveuse resterait aussi impérieuse, consentant à extraire du réel des éléments caractérisés avec une vigueur qui trouverait moyen de perdre un peu de sa brutalité sans toutefois s'altérer...

*Seif el Dine et Wanly* sont des artistes qui ne doivent plus rester inconnus au public. On les remarque chaque année mais perdus dans une exposition nombreuse ils ne peuvent s'imposer comme leurs travaux l'exigent. L'un et l'autre ont une inépuisable verve pour saisir les scènes populaires et les porter à l'extrême pittoresque, pour y mettre la plus débridée des animations. Couleurs franches et fortes, vifs contrastes — surtout chez *Seif el Dine* ligne brisée, expressive par elle-même — surtout chez *Wanly* — voilà seulement quelques-unes de leurs qualités qu'une exposition d'ensemble permettrait de voir à plein. L'Atelier, ou à défaut, quelques-uns des généreux amateurs d'art qui sont nombreux dit-on, dans la seconde capitale de l'Egypte, se doivent de prendre en main l'initiative d'une exposition de ces deux peintres-là.

*Tolza* présente deux nature-mortes sur lesquelles il convient de s'arrêter. Voilà un peintre dont le labeur soutenu, la persévérance, la lente montée vers la perfection doivent attirer l'attention. Discret, modeste, ce peintre ne cherche pas à se faire remarquer par des moyens extérieurs à son art, ce qui est bien méritoire dans un pays où on juge surtout les gens par la façon dont ils s'extériorisent, où il suffit de «poser» pour se voir entouré d'admirateurs, ou les prétendus talents s'affirment à force de bagoût d'abattage, d'insolence...

Les natures mortes de *Tolza* s'imposent désormais par la fermeté de leur facture, le bel émail de leur ma-

tière, la simplicité de leur arrangement, bien que la diversité n'en soit pas exclue et qu'ainsi une richesse vienne les parer de ses prestiges. Agréables et fortes, en même temps lumineuses et sérieuses, ces toiles concilient des possibilités diverses qui les rendent intéressantes et qui font prévoir des développements qu'il faudra suivre. Tolza qui s'essayait imprudemment naguère à des sujets un peu au dessus de ses moyens, se trouve désormais en possession d'une facture qui lui permet de renouveler avec plus de bonheur ses anciennes ambitions.

Peu de choses. A côté d'un buste de *Scalet* trop riche, trop en effets, d'ordre pictural on admirera sans réserves la tête et le nu de *Gaby Cremisi*. Dans le nu surtout, le jeu ample et harmonieux des volumes, leur équilibre, les justes rapports de leurs masses assurent à l'ensemble une tenue qui émeut. La «couleur» que

prend l'oeuvre par l'apposition même de ses divers plans est significative de sa réussite.

Dans la «Tête» se fait jour, sous une exigence plastique toujours impérieuse un sens de la vie qui touche directement.

Tout en gardant une simplicité de bon aloi et qui la sauve de la mièvrerie toute proche, *Germaine Châloub* s'attendrit dangereusement sur les charmes si féminins de ce qu'elle interprète.

*Mahmoud Moussa* voit les choses en sculpteur-né. Il ne s'essaie pas encore aux déformations expressives qui pourraient le conduire au grand art mais les formes qu'il combine sont nourries par le dedans et s'imposent par leur seule force aux jeux sur elles de la lumière.

ETIENNE MÉRUEL

## LA MUSIQUE

### Musique et danses d'Espagne

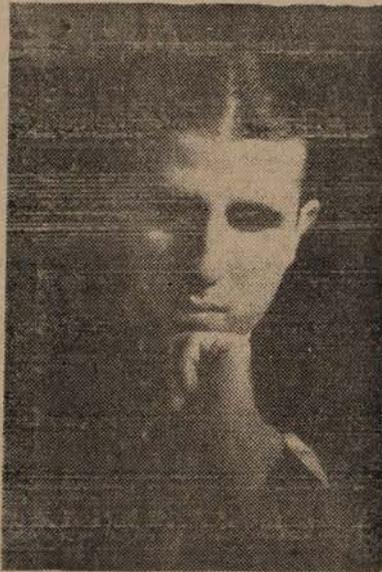
Le gala de musique et de danses d'Espagne organisé par l'active Maison des Arts a obtenu un très grand succès. La danse, quand elle s'accompagne d'excellente musique comme celle de Granados ou d'Albeniz, est un spectacle de prix. On ne saurait évidemment à propos d'Alcaraz et d'Isabellita évoquer l'art transcendant d'une Argentina, et sans doute leurs évolutions ressortissent-elles trop, selon nous, au goût du music-hall; pourtant ces excellents danseurs connaissent leur métier, leurs costumes sont agréables et parmi les numéros qu'ils nous ont donnés il en est un au moins qui a justement emporté tous les suffrages: c'est celui de la danse paysanne asturienne.

Notre ami Georges Théméli, au cours du concert, interpréta plusieurs morceaux de Debussy, Ravel, et pour finir, la Danse du feu de de Falla. Il les joua avec sa maîtrise habituelle, sa délicatesse, sa compréhension, sans sens du rythme, sa fougue chaleureuse. Bref, une excellente soirée et une bonne action en même temps puisque le gala était donné au profit des blessés de guerre.

\* \* \*

### Trois Concerts de l'Orchestre de Palestine

L'orchestre de Palestine nous est venu, au grand complet cette fois. Il nous a donné trois concerts qui, s'ils



GEORGES THÉMÉLI

ne nous ont rien révélé de nouveau, nous ont permis du moins de réentendre des oeuvres qui se placent parmi les chefs-d'oeuvres de la littérature

musicale. Et, par temps de guerre, que peut-on désirer de plus?

De Beethoven d'abord: les trois plus belles symphonies; l'Héroïque, la Cinquième, la Septième. Certes on les a entendues, on les connaît par coeur. Raison de plus pour les mieux goûter et en apprécier les détails.

Berlioz aussi a été à l'honneur — et non pas peut être en ce qu'il a de meilleur. — Encore un musicien qui fait faire la moue aux délicats: on ne saurait pourtant nier la richesse de son orchestration et son dynamisme.

Je disais tout à l'heure que ces concerts ne nous avaient rien donné de nouveau. J'oubliais ce concerto pour piano et orchestre de Ravel qui n'est pas joué souvent — et pour cause — car il demande un pianiste à toute épreuve. Frank Pollak fut étonnant et merveilleux: aussi franc, aussi âpre qu'il sait être délicat. Un pianiste de premier plan.

De Ravel encore nous fut donné l'admirable Boléro, merveille de construction et d'instrumentation.

Citons encore le Poème pour violon et orchestre de Chausson, que le jeu pourtant brillant de Joseph Kaminsky ne parvint pas à nous faire aimer.

Georges Singer dirigeait les deux premiers concerts; Bronislaw Szulc, le troisième: deux chefs excellents, le dernier cependant plus sobre de gestes, plus nuancé, mieux en communication avec son orchestre.

H. SOULON

## Visitez l'EXPOSITION du SOUVENIR de la GRÈCE

Collection privée de trophées pour venir en aide aux hellènes dans le besoin et en hommage à leur résistance et à leur héroïsme

50, Rue Kasr-el-Nil

Ouverte tous les jours de 8 h. à 13 h. et de 16 à 19 h. 30.



**CONSTANTE**  
**FIDÈLE**  
et **SURE**



**P.T.**  
**3.5** net

**EXCELSIOR**  
**GIANACLIS**

# Cinéma ROYAL

R.C. 7374

Sh. Ibrahim Pacha Tél. 45675 - 59195

*Du Lundi 8 au Dimanche 14 Mars*

20th Century-Fox présente

Gene THIERNEY  
Randolph SCOTT

dans

## BELLE STARR

*en Technicolor*

Au programme :

**WAR PICTORIAL NEWS No. 94**

Chaque jour 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.  
VENDREDI & DIMANCHE 10.30 a.m.

# Cinéma METROPOLE

R.C. 7374

Sh. Fouad 1 Tél. 58391

*Du Lundi 8 au Dimanche 14 Mars*

Universal Pictures présente

PAT O'BRIEN  
GEORGE RAFT  
JANET BLAIR

dans

## "BROADWAY"

Au programme :

**WAR PICTORIAL NEWS No. 96**

Chaque Jour: 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.  
VENDREDI et DIMANCHE 10.30 a.m.

# Cinéma

## DIANA Palace

R.C. 7374

Sh. Elfi Bey Tél. 47067-68-69

*Du Lundi 8*

*au Dimanche 14 Mars*

(2ème Semaine)

Chaque Jour : 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.

Lundi, Vendredi & Dimanche 10.30 a.m.

Paramount Pictures présente :

Dorothy LAMOUR

William HOLDEN

dans

## THE FLEET'S IN

Au programme :

**WAR PICTORIAL NEWS No. 94**